
RECUEIL
GALANT.

RECEIVED

GENERAL

PORTE-FEUILLE

D' U N

D R A G O N ,

O U

RECUEIL GALANT ;

A l'usage des Filles de la rue
Saint-Honoré.

*Dédié à Madame D'ÉRICOUR,
Mère du Sérail Militaire à Paris.*

Un bon Dragon sert tour-à-tour
Bellone , Bacchus & l'Amour.



A L O N D R E S .

1781.

FORTE-LEUILLE

DU

DRAGON

DE

RECETTE GAIANT

A l'usage des Filles de la rue
Saint-Marc

Par M. de la Roche
Membre de l'Académie de France

Un des Statuts de l'Académie de France
à Paris, le 15 Mars 1715.



A LONDRES

chez M. de la Roche, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, sous le Vestibule, au Salon de la Sculpture.

MDCCLXXV

A MADAME
D'ÉRICOUR,

MÈRE ET TUTRICE

Du Sérail Militaire de Paris.

MADAME,

Vous dédier ce Recueil, c'est remplir foiblement mon devoir. Quelle reconnoissance ne vous dois-je pas pour les plaisirs indicibles que j'ai goûtés sous vos auspices, pendant mon séjour à Paris! Des ordres auxquels je ne puis résister, m'éloi-

gnent de vous ; le temps , à qui tout
cede , affoiblit de jour en jour mon
tempérament ; je ne suis plus en état
de sacrifier à vos adorables Vénus :
mais les charmes que vous avez si
souvent fait naître dans mon ame ,
vous rendent toujours présente à mon
esprit ; ce sont ces mêmes charmes
qui , lorsque j'ai vu ne pouvoir plus
mettre la galanterie en pratique ,
m'ont suggéré le dessein de la réduire
en paroles.

Heureux , si ce petit Ouvrage peut
vous plaire ; plus heureux encore ,
si vous me permettez d'être avec toute
la courtoisie possible ,

MADAME ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
Le Ch. de G.



PORTE - FEUILLE

D'UN

DRAGON.



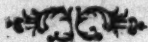
CHANSON.

F AISONs l'amour , faisons la guerre ,
 Ces deux métiers sont pleins d'attraits :
 La guerre au monde est un peu chere ;
 L'amour en rembourse les frais.
 Que l'ennemi , que la Bergere
 Soient tour-à-tour ferrés de près !
 Quand on a dépeuplé la terre ,
 Il faut la repeupler après.



QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

C'EST ce lutin qui fait qu'on ne dort
pas ,
Qu'on ne vit qu'à demi , qu'à toute heure
on soupire ,
Qui dès le grand matin tourne en hâte
nos pas
Vers un objet qui fait notre martyre ;
C'est ce charmant accord qui nous force
d'aimer ,
C'est ce je ne sçais quoi , qu'on ne peut
exprimer :
En un mot , c'est ce feu toujours insatiable
Qui nous dévore & nous suit en tout
lieu.
Plusieurs disent que c'est un Dieu ,
Pour moi, je crois que c'est un Diable



LES BONNES RELIGIEUSES.

Jadis logeoit près d'un Couvent femelle
 Certain quidam , friand d'un tel gibier,
 Et chaque nuit il voyoit sans chandelle,
 Par l'huis secret entrer maint Cordelier.
 Si faut-il bien , dit-il , de cette porte
 Tâter aussi. Pour ce , mit , une nuit ,
 L'habit claustral , & parmi la cohorte,
 Dessous le froc fut d'abord introduit.
 Or, il n'entroit qu'autant de béats Peres
 Qu'elles étoient de révérendes Meres.
 Fixe en étoit le nombre au rendez-vous.
 Chacun trouvoit toujours même monture,
 Et là , par rang , ils se pourvoyoient tous.
 Advint qu'enfin Pere Bonaventure
 Ne trouvant point de gîte : ouais ! qu'est
 ceci ,

Dit-il ? Puis le long de la Salle
 S'en va tâtant , & trouva tout rempli.
 Tout étoit double , & d'une ardeur égale ,
 Tous travailloient en fils de Saint François.

Alte-là, dit le Moine, en élevant sa voix,
Il est ici du mécompte, mes Peres.
Mais de ce bruit nos Moines peu distraits,
Crierent tous, sans quitter leurs affaires,
Allons toujours, nous compterons après



LE PAIN A LA MAIN.

PIERRE, parmi les Domestiques,
La grosse Jacqueline conquît,
Et de leurs secrettes pratiques
Un beau petit poupon naquit.
On ne chassa que le complice;
La fille de pitié toucha.
Bien plus, elle devint nourrice
D'un fils dont Madame accoucha.
Quelle promptte métamorphose!
Jacqueline eut son appartement,
Un bel habit couleur de rose,
Et le complet ajustement.
Un jour en pompeux équipage
Promenant son cher nourisson,

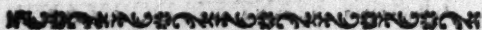
Pierre se trouve en son passage.
 Elle descend , & sans façon ,
 Dans ses bras tendrement le serre :
 J'aurois le cœur bien inhumain ,
 Si j'oublois que c'est toi , Pierre ,
 Qui m'a mis le pain à la main.

LE BIEN VIENT EN DORMANT.

Pour éviter l'ardeur du plus grand
 jour d'été ,
 Climene sur un lit dormoit à demi nue ,
 Dans un état si beau qu'elle eût même tenté
 L'humeur la plus pudique & la plus rete-
 nue.
 Sa jupe permettoit de voir en liberté
 Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la
 vue ,
 Le centre de l'Amour & de la Volupté ,
 La cause du beau feu qui m'enflamme &
 me tue.
 Mille objets ravissans, en cette occasion,

Banissant mon respect & ma discrétion,
Me firent embrasser cette belle dormeuse.
Alors elle s'éveille à cet effort charmant,
Et s'écrie aussi-tôt : ah ! que je suis heureuse !

Les biens , comme l'on dit , me viennent
en dormant.



LE BEGUE.

.. UN Begue vouloit d'une Dame
Les bonnes graces acquérir ,
Et lui prouver l'ardente flamme
Dont l'amour le faisoit mourir.
Etant au bout de sa harangue ,
Ne pouvant plus mouvoir la langue ,
Il eut recours à son outil ;
Puis le montrant & des yeux & du geste ;
Madame , excusez-moi , dit-il ,
Le Porteur vous dira le reste.



~~~~~

## LE GALANT MALADE.

UN jeune gars se confessoit un jour  
 D'avoir baisé certaine Bachelette.  
 Son Confesseur l'arrêtant là tout court,  
 Lui dit : voyons comment cette chosette  
 Avez-vous fait ? Il est bon de sçavoir  
 Le cas entier , & que rien ne s'oublie ;  
 Plus on en dit , & plus le crime est noir.  
 Ça , la Galante étoit-elle jolie ?  
 Jeune , sans doute ? . . . Elle a quinze ans  
 au plus ,  
 Lui répondit le Pénitent confus.  
 Pour la beauté , c'est chose plus qu'humaine :  
 Sont teint , c'est lys ; sa bouche , c'est  
 corail ,  
 Et ses dents sont un double rang d'émail ;  
 Fermes tettons , & fesses qu'avec peine  
 On peut pincer , enfin , un tout charmant . .  
 Combien de fois ? . . Ah , je ne pus lui faire  
 Qu'un coup cela , dont j'ai le cœur dolent.  
 Un coup , sans plus , dit le révérend Pere ?  
 Vous étiez donc malade , mon enfant ?



NABUCHODONOSOR.

... CERTAIN Froquart , prêchant à des  
Nonnettes ,

Leur dit : mes Sœurs , Nabuchodonosor ,  
Ainsi qu'il est écrit dans les Prophètes ,  
Pour avoir fait adorer le veau d'or ,  
Se vit couvert , en guise d'une bête ,  
D'un gros poil noir , des pieds jusqu'à la  
tête.

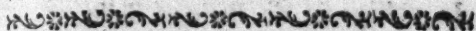
Dès le soir même , une jeune Nonnain ,  
Ayant porté je ne sçais où la main ,  
Sentit du poil ; la pauvrete , étonnée ,  
Montra l'endroit à la Dame Renée.

Pour mon péché , disoit-elle en pleurant ,  
Dieu me punit comme ce Roi méchant.

Eh ! vraiment oui , dit l'Abbesse dévote ;  
Mais tu n'en as que pour un véniel.

Alors trouffant sa chemise & sa cotte ;  
Tiens , en voilà pour un péché mortel.





## LE REPROCHE PATERNEL.

LE grand Colin conduisoit une nuit,  
Devers sa chambre une fille dodue,  
Quand tout d'un coup son pere, oyant  
du bruit,

Accourt : Colin se sauve en mi la rue.  
Donc le barbon sur le tendron se rue,  
S'il qu'il en prend plus que sa bonne part.  
Le lendemain, le suranné paillard,  
Tança son fils, & lui fit laide chere.  
Le train, dit-il, que tu menes, pendard,  
Fera bientôt mourir ton pauvre pere.



## LE COCU.

CERTAIN mari, grand babillard,  
Et voilà tout, contoit à sa femelle  
De ses galants exploits la longue kyrielle.  
J'étois, lui disoit-il, autrefois un gaillard,

Je voltigeois de Belle en Belle.

Il n'est , ma foi , point de quartier  
Où l'on ne parle encor des tours de mon  
métier.

Les maris avoient beau faire la sentinelle,  
Trente que tu connois ont passé le gui-  
chet.

J'escamotois une donzelle ,  
Je la prenois au trébuchet ,  
Comme un moineau. J'allois enfin de sorte  
Qu'il n'en est presque point aujourd'hui  
qui ne porte

Un panache de ma façon.  
Vois-tu ? J'étois un vigoureux garçon.  
Ah ! mon mari , lui répond l'innocente ,  
Des Cocus de ton fait tu comptes plus de  
trente ?

Il faut à ce jeu si commun ,  
Que je ne sois pas bien sçavante ;  
Car pour moi je n'en compte qu'un.





LE GALANT DE BONNE FOI.

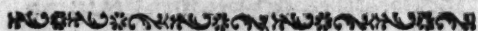
**V**ous m'honorez beaucoup de songer  
à ma fille ,  
Dit un jour Araminte au volage Tircis,  
Je vois que vous l'aimez , & la trouvez  
gentille ;

Mais pour me guérir des fousis ,  
Que causent toujours certains bruits  
Du voisinage qui babille ,  
Sur-tout dans ce quartier maudit,  
Dites-moi sur quel pied vous lui rendez  
visite ?

Sur quel pied , répond l'hypocrite,  
Madame , sur le pied du lit.







# L'ARRACHEUR DE DENTS.

U N E belle Dame , à Paris ,  
 Où chaque femme a cent maris ,  
 Difoit un jour à son mari fidele  
 Qu'elle sentoit une douleur cruelle ,  
 Que les dents lui faisoient un mal  
 Qui n'avoit jamais eu d'égal ;  
 Et le prioit qu'il envoyât sur l'heure  
 Chercher un Arracheur de dents :  
 Elle lui dit son nom & sa demeure ;  
 Mais qu'il vînt aussi-tôt la voir , sans per-  
 dre temps.  
 L'époux y va lui-même , & l'amene à sa  
 femme ,  
 Qui se plaignoit toujours. Il dit à l'Ar-  
 racheur :  
 Faites votre métier. Je vous laisse Ma-  
 dame ,  
 Je ne sçaurois lui voir souffrir tant de  
 douleur.

Si-tôt

Si-tôt que le mari fidele  
 Eut laissé l'Arracheur seul avec cette Belle,  
 Cet amant déguisé la jetta sur le lit ,  
 Et dans un amoureux déduit ,  
 Tout plein d'amour & de courage ,  
 Il lui fit passer toute rage.  
 Un enfant curieux les vit en cet état ,  
 Par la chatiere de la porte ,  
 Et remarqua de quelle sorte  
 Avoit fini ce doux combat.  
 Le mari revient & demande  
 Si sa Femme a souffert une douleur bien  
 grande.  
 Ce petit enfant curieux  
 Lui répond en pleurant & frottant ses  
 deux yeux :  
 Papa , j'ai vu comment la chose s'est  
 passée ,  
 Ce méchant Arracheur vient de tirer ,  
 hélas !  
 A maman , ah ! peut-on en souffrir la  
 pensée ? )

Du derriere une dent plus longue que  
mon bras.

Les enfans bien souvent en de pareilles  
choses ,

Ont decouvert le pot aux roses.

LE BON NATUREL.

UN gros Brutal faisoit froid à sa femme ;  
Je ne sçais pas quelle étoit sa raison.

Ce que je sçais , c'est que la jeune Dame  
Aimoit assez la paix dans la maison.

Vint une nuit , où la chaleur extrême  
Fit qu'en dormant elle étendit sa main,  
Qui , par hasard , tomba sur l'endroit  
même

Dont le sévroit son époux inhumain.  
Dans ce moment, vous jugez bien peut-  
être ,

Qu'au seul toucher le drôle s'éveilla :  
Pauvre animal ! s'écria-t-elle , il a  
Du naturel beaucoup plus que son Maître.

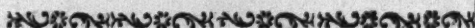
LE CAVALIER A CONFESSE.

.. UN Cavalier s'accusoit à Confesse  
 D'avoir pendant toute une nuit  
 Partagé le lit de l'Hôtesse  
 Où son bide't l'avoit conduit.  
 Combien fites-vous cette affaire ?  
 Mon enfant , il faut les compter...  
 Combien de fois ? Oh ! non, mon Pere ,  
 Je ne suis pas ici pour me vanter.

LE BUCHERON.

UN Bucheron fendant du bois ,  
 Ne se donnoit pas de relâche ,  
 Et faisoit han à chaque fois  
 Qu'il détachoit coup de hache ;  
 Sa femme craignant quelque entorse ,  
 Dit , à quoi bon han si souvent ?  
 Han , dit-il , augmente la force ,

Et le coup entre plus avant.  
 La nuit, le bon-homme joyeux  
 Se mit à besogner sa femme:  
 Mon ami, dit la bonne dame,  
 Faites han, il entrera mieux.  
 Oh non, reprit-il sans attendre,  
 Ce seroit han à temps perdu;  
 Mon dessein n'est pas de le fendre,  
 Car tu ne l'as que trop fendu.



# LE ROI BOIT.

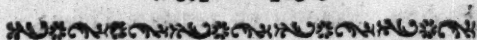
CINQ Clercs un jour ayant pleine es-  
 carcelle,  
 Firent les Rois, munis d'une pucelle,  
 Quoique comptant déjà presque quinze  
 ans.  
 Or, dans le temps qu'étoient impatient  
 De faire un Roi, l'un d'eux prit la novice,  
 Lui mit la feve en ce lieu si vanté,  
 Dont un enfant ignore l'exercice,  
 Dont grandelette entend l'utilité,

Et dont vieillotte en regrette l'usage,  
 Tu seras Roi , dit-il d'un grave ton.  
 Notre Electeur , pour achever l'ouvrage,  
 Du Dieu Priape y planta le bourdon.  
 Ce sceptre-ci t'est encor nécessaire ,  
 Dit-il. L'enfant galamment le reçoit,  
 Si que sentant finir le doux mystere,  
 En se pâmant , s'écrie , ah ! le Roi boit.

L'AVEUGLE EN PRIERE.

UN jour, auprès d'un aveugle en priere,  
 Au coin d'un bois, Jean du matin placé,  
 Mit bas Alix, petite chambriere,  
 Et l'exploita sur le bord d'un fossé.  
 L'Aveugle écoute, & d'un ton plus haussé,  
 Va marmotant l'*Ave* de Notre-Dame.  
 Ah ! je me meurs, dit Alix qui se pâme;  
 Moi , reprit Jean , jà je suis trépassé.  
 L'Aveugle dit, Dieu veuille avoir votre  
 ame,

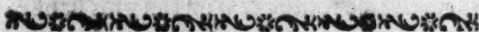
*Et requiescat in pace*



## LE MAGNIFICAT.

A DEUX heures de relevée ,  
Après bonne digestion ,  
Mere Anne veut donner au Pere Hilarion  
Certaine maniere élevée :  
Mais voyant que ses yeux , ses discours  
& ses mains

Ne faisoient que des efforts vains ,  
Là voilà qui jure & qui gronde ;  
Jen'ai plus de ressource en ton piteux état,  
Que d'entonner , dit-elle , un grand  
*Magnificat* ,  
Car il fait lever tout le monde.



## LA GAGEURE.

.. GAGE un écu , je mets le doub  
Que tu ne me dis pas pourquoi  
Toutes les femmes pissent trouble ,  
Disoit au Médecin du Roi



Une Dame alerte & gaillardé.  
 Le disciple de Galien  
 Avec surprise la regarde ,  
 Et ne pouvoit répondre rien :  
 Va , ne cherche point , c'est folie ,  
 Mais apprends de moi le secret :  
 Tonneau percé près de la lie  
 Ne donne pas du vin clairét.

L'ART DÉPLACÉ.

UN jour à certaine commere,  
 Alix, en montrant sa maison ,  
 Disoit , vous le voyez, ma chere ,  
 Tout seroit de bonne façon ,  
 Sans l'escalier que le Maçon  
 A fait trop roide , dont j'enrage ;  
 N'êtes-vous pas de mon avis ?  
 Oui, dit l'autre, & c'est grand dommage  
 Que ce Maçon n'ait fait des V...

LE PRIX ADJUGÉ AU TAUREAU

JUPITER amoureux d'Europe ,  
 Sous plusieurs formes enveloppe  
 Sa coquette Divinité ;  
 Et pour toucher le cœur de sa jeune beauté ,  
 Il en entreprend la conquête ,  
 Comme un Dieu , comme un homme , &  
 puis comme une bête.  
 Le Dieu réussit mal auprès de ses appas ,  
 L'homme , pour la tenter , eut d'inutiles  
 flammes ;  
 Mais ( que ceci soit dit à la gloire des  
 Dames )  
 Le Taureau ne la manqua pas.

LE GUÉRISSEUR DE JAUNISSE.

UN Egrillard de basse Normandie,  
 Madré plaideur , mais friand de tendrons ,  
 Vit au Palais fillette en maladie.

A la guérir, dit-il, point ne perdrons.  
 Ce mal toujours fut signe de sagesse :  
 ( C'étoit celui qui pâlit la Jeunesse. )  
 Ainsi raisonne , & , sur ce, l'acosta.  
 L'Agnès d'abord abaissa la paupiere ,  
 Et même au front le rouge lui monta.  
 Notre galant , pour entrer en matiere ,  
 Sur ses traits n'osonna tendrement  
 Quelque fadeur tournée en compliment.  
 De-là, passant à sa pâleur extrême ,  
 Plaint la Pucelle , & d'un ton plus discret ,  
 Lui dit avoir un merveilleux secret ,  
 Dont il promet que sa vertu suprême  
 Doit sur son tein répandre un incarnat  
 Bien plus brillant que celui de la rose.  
 Que je voudrois , hélas ! qu'on m'en don-  
 nât ,  
 Quelque petite enfin qu'en fût la dose !  
 Très-bien sçaurois , dit-elle, assurément  
 Récompenser un aussi grand service.  
 Point ne faillit la Belle à son serment :  
 Car en usant de l'art du bas Normand ,

La jeune Agnès guérit de la Jaunisse :  
Son Médecin gagna la rime en *isse*.

~~~~~

AVENTURE DE M. DAVEJAN

DAVEJAN conduisant sa Troupe ,
Entendoit les menus propos
De six gaillards marchant en groupe ,
Qui contoient leurs joyeux travaux.
Neuf , dix , passoient pour bagatelle ,
Lorsqu'un sur quatorze jura.
Corbleu ! tu nous la bailles belle ,
Camarade , qui te croira ?
Qui me croira ? Jarni , mon ame !
Le Diable m'arrache les dents ,
Ou me change en sexe de femme ,
Si d'un seul iota je mens.
Fi donc ! j'en appelle à vous-mêmes ,
Leur dit Davejan stupéfait :
N'est-il pas assez de blasphêmes ,
Sans celui que ce coquin fait ?

LES COMPLIMENTS.

PAUL à Paris , chez son Maître logé ;
 D'aller à Reims voir sa femme eut congé.
 A son départ , deux de ses camarades :
 Nos compliments , Paul , à votre moitié ,
 Lui dirent-ils , & , pour notre amitié ,
 En arrivant , la nuit deux embrassades.
 Ainsi fut dit , ainsi Paul le promit ,
 Et sans tarder en chemin il se mit.
 Dès qu'il arrive , à sa femme il raconte
 Les compliments de ses deux bons amis ,
 Et la nuit même , en homme de bon
 compte ,
 Il satisfait à ce qu'il a promis ,
 Puis se repose. Elle mal endormie :
 Mon cœur , dit-elle au bout de quelque
 temps ,
 N'avez-vous point pour amis d'autres gens

Chez votre Maître ? Oui sans doute , ma
mie ,

Tout sommeillant, lui répond son époux ;
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour
vous.



LES SOULIERS.

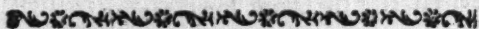
... **M**ARGOT feignoit d'être de fête,
Afin de tromper son Balourd ;
Et fit tant , par humble requête ,
Qu'elle eut des souliers de velours.
Mais tandis qu'il va par la ville ,
Elle fait venir son valet ,
Qui vous l'empoigne , vous l'enfile ,
Ainsi qu'un grain de chapelet.
Son cou des jambes il accolle.
Cependant qu'au branle du ...
Ses pieds passoient la cabriole ,
Voici revénir son cocu.
Alors il cria de la sorte ,

Voyant ce nouveau passe-tems :
Si tu vas toujours de la sorte ,
Tes souliers dureront long-temps.

LE CHICOT.

EN voyageant dans l'Isle de Cythere ,
Deux Pélerins , dans la verte saison ,
Au Dieu d'Amour disoient mainte oraison ,
Quand à leurs yeux s'offrit une grand-
mere ,
Qui chez Cypris avoit eu quelque nom .
Cà , dit l'un d'eux , dégainant l'alumelle ,
Gageons , ami , qu'à cette haridelle
Je pousse encor la botte autant de fois
Qu'elle a de dents. On n'en trouva que
trois ,
Et l'Escrimeur dont la lame étoit sûre ,
Fournit le compte & gagna la gageure .
Il s'en alloit , quand l'arrêtant d'un mot :
Mon bon Monsieur , dit la vieille harpie ,

Vous avez fait sur mon corps œuvre pie;
Mais dans le coin il me reste un chicot.

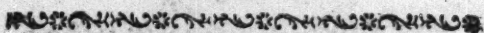


LA VIVANDIERE.

.. LA femme d'un Cavalier ,
Vivandier ,
Par les Huffards pillée , & sa charrette
prise ,
Revenoit au camp en chemise.
Comment ! morbleu , dit le mari ,
Tu n'as donc rien sauvé ? nous voilà sans
ressource.
Si fait , dit-elle , mon ami ;
J'ai sauvé la tasse & la bourse.
A ce discours le maître radouci :
La bourse ? où l'as-tu donc cachée ?
Où vous sçavez , dit-elle ; la voici.
Et pourquoi , reprit-il , t'es-tu pas avisée
D'y fourrer les chevaux & la charrette
aussi ?

LA REMONTRANCE.

UN jour pressé d'un mal extrême ,
 Je disois à celle que j'aime :
 Si, rebelle aux tendres desirs ,
 Par une crainte ridicule ,
 Tu refuses les vrais plaisirs ,
 Ta main peut au moins , sans scrupule ,
 Plus complaisante à ton Amant ,
 Soulager un peu mon tourment.
 Dois-je tourner ta folle envie ,
 Dit-elle , contre un innocent ,
 Et faire mourir un enfant ,
 Auparavant qu'il soit en vie ?
 Pere Ange dit que c'est pécher ,
 Et qu'il vaudroit mieux achever.
 Je répondis : belle Angélique ,
 Croyons le Docteur Séraphique ;
 Par grâce , écarter les genoux.
 Ah ! mon salut dépend de vous.



HISTOIRE DE M. D'ESTAING.

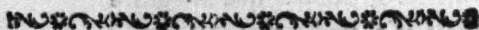
(Il étoit âgé de 80 ans.)

SORTANT de Sainte-Elisabeth ,
 Au plus dans sa quinzieme année ,
 On mit la gentille Babet
 Entre les bras de l'Hyménée.
 Son mari la ménagea bien ,
 Puis il s'endormit ; c'est la regle.
 Voyant qu'on ne lui disoit rien ,
 Que fait notre innocente espiegle ?
 Furtivement avec la main ,
 Sur le chevet elle târonne ,
 Et par tout le lit , mais en vain.
 Il se réveille , eh bien ! mignone ,
 Que veux-tu ? que cherchez-tu là ?
 Allons ne fais point la bégueule.....
 Eh ! mon cœur , je cherchois cela ,
 Pour le faire aller toute seule.

LE PETIT-MAITRE DE VERDUN.

DANS le Carrosse de voiture ,
 Un jeune officier de Verdun
 Contoit mainte tendre aventure ,
 Tant qu'on eût cru que la nature
 Avoit mis dix hommes en un.
 Dans sa ville il n'étoit de Belles
 Dont on demandât des nouvelles ,
 Qu'il ne répartît , en douceur ,
 Quelque anecdote en sa faveur.
 Monsieur , vous connoissez sans doute
 La Charmante Hôtesse de l'Ours ? ...
 C'étoient mes premières amours ;
 De Gnide elle m'apprit la route. ...
 Verdun est fertile en beautés ? ...
 Pas mal , & depuis deux années ,
 J'y fais un cours d'humanités. ...
 Fort bien : suivez vos destinées...
 Et certaine Veuve à propos ,
 Quoi ! nous n'en dirons pas deux mots ?..

Des morts j'ai déjà fait l'office...
 Sa niece est un joli minois ! ...
 Oh ! diable , oui : pendant six mois
 Sa main m'a bien rendu service.
 Pendant six mois ! dit un malin ;
 En vint-elle à bout à la fin ?



LA SERVANTE A CONFESSE.

MARGOT , un jour , aux pieds d'un
 Directeur ,

La larme à l'œil , le chagrin dans le cœur,
 Se confessoit que , par une habitude
 Qui lui donnoit beaucoup d'inquiétude,
 Sa main avoit , contre toute raison ,
 Pris la guiguit du fils de la maison.
 Ce péché-là , lui répondit le Pere ,
 Peut être grand : allons , foyez sincere ;
 Quel âge a donc l'enfant dont il est cas ?
 Cinq ans ? .. Oh plus .. Dix ? .. encor ...
 quinze ? ... Hélas !

Il en a vingt , peut-être davantage.

Comment, vingt ans ? par Saint François , j'enrage :

C'est donc ainsi que, pour vous excuser,
Vous prétendez ici m'en imposer.

Pour cette fois ma bonté vous dégage ;
Mais désormais , apprenez qu'à cet âge ,
Cet instrument que vous nommez *guiguit* ,
Sur ma parole , est un bel & bon V...

L'APOTHÉOSE DU PUCELAGE

" P R È S d'un bois solitaire & sombre ,
Réduit inhabité , que voit peu l'œil du
jour ,
Beau lieu que la nature a formé pour
l'Amour ,
Mais qu'un devoir austère a sçu cacher
dans l'ombre ,
On découvre un Palais , où le Ciel en-
vieux ,
Déposant le trésor dont il forma le monde ,

De l'astre qui nous luit mit la source fé-
conde ,

Pour la dérober à nos yeux.

C'est-là que Prométhée alla puiser ses
flammes.

Dont le souffle anima nos ames.

C'est-là que l'homme ambitieux

Sereproduit lui-même en une vive image,

Et communique d'âge en âge

Un pouvoir égal aux Dieux.

Dans ce Palais charmant loge un monstre
implacable ,

Phœnix ennemi des mortels,

Phœnix dont la défaite offre un laurier
aimable

Au Héros fortuné qui brise ses autels.

La raison , le devoir , le préjugé timide,

Tiennent sur lui les yeux ouverts ;

Dans tous ses mouvements la pudeur est
son guide ,

Et le fait gémir dans les fers.

Vers une conquête si douce ,

Un penchant inconnu nous pousse ;
 Nous soupirons, nous avons des desirs,
 Avant que de pouvoir connoître
 Quel objet en nous les fait naître.

Et quel est ce Phœnix ? l'écueil de nos
 plaisirs.

L'Amour ardent à sa poursuite ,
 Déjà plus d'une fois l'avoit sçu mettre en
 fuite ,

Et de cet ennemi vanté
 Le seul nom aux mortels sembloit être
 resté.

Mais Iris vint au monde , & si sage & si
 belle,

Que notre Phœnix égaré ,
 Avec toute sa cour vint se sauver chez elle,
 Comme en un asyle assuré.

Bientôt l'Amour en conçoit des alarmes :
 C'est en vain qu'il emploie & ses traits
 & ses charmes ,

A force ouverte il ne peut l'ébranler.
 Contraint donc à dissimuler ,

Sous les traits de de l'Hymen il cache son
visage ;

Il joint au sang des dieux les trésors de
Plutus :

De richesses & de vertus ,

Il forme un brillant assemblage.

Il se présente alors aux portes du Palais.

La Pudeur effrayée en dispute l'accès.

Inutiles efforts : la Raison la fait taire :

Séduite par l'éclat qui vient frapper ses
yeux ,

La Raison elle-même ouvre son sanctuaire.

L'Hymen entre victorieux ,

Et redevient l'Amour. Son ardeur se ra-
nime ;

De cent coups redoublés il perce la vic-
time.

Le sang coule , elle expire. Iris avec dou-
leur

Voit périr le vaincu , mais pardonne au
vainqueur.

Comme un présent parfait & rare ,

Mercure le transporte aux Cieux.
C'est le mien dit Vénus. Prenez, dirent
les Dieux ;
Mais d'un bien retrouvé devenez plus
avare.

Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas,
O vous, à qui l'on vient de cueillir cette
rose :

Votre Sexe n'en goûte pas
Qu'il n'ait donné matière à cette Apo-
théose.

Ne croyez pourtant pas, Iris, perdre un
trésor :

Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage,
C'est moins pour le plaisir de l'avoir en
partage,

Que pour celui de le reprendre encor.



TIRLIBERLY.

LISE couchée, au retour de l'Eglise,
Disoit à Jean : mon Dieu le bel outil !

Quel est son nom ? *Tirliberly* , dit-il.

Tirliberly fera vraiment , dit *Lise* ,

Dorénavant mon bijou favori.

Tirliberly mit toute son entente

A bien ouvrier , tant qu'en peu déperit ,

Jean se souvint qu'il avoit une tante ,

Et s'embarqua pour le Pondichéry.

Au bord de l'eau , grands adieux ; on

s'embrasse ,

Propos de femme & fadeur de mari :

Lise au revoir , Jean , mon ami , de grace ,

Laisse-le moi ; quoi ? le *Tirliberly*.

L'homme eut beau dire , & beau rire , &

beau faire ,

S'il ne le laisse , il ne partira point.

Lise l'a dit : donc pour la satisfaire ,

Jean fouille & prend par - dessous son

pourpoint

N'importe quoi ; tout ce qui vient à point ,

Propre à donner le change à l'ingénue ;

Quoi que ce fût : tiens , dit-il , le voilà ;

Cours après , cherche , & ce disant , il rue

Ce

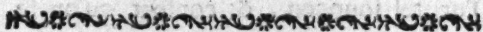
Ce qu'il tenoit, dans l'herbe haute & drue;
 Puis sur le champ monte en mer & s'en va:
 Or n'ayez peur que simple & trop hon-
 nête,
 Life, à tourner incessamment la tête
 Vers le Vaisseau, gagne un torticolli.
 Ce n'est le point où son esprit s'arrête;
 Tout son penser vise au *Tirliberly*.
 Onc on ne vit chien plus âpre à la quête.
 Vaine recherche! elle ne trouve rien.
 Dieu sçait l'angoisse. O douleur sans pa-
 reille!
 Las! j'ai perdu le plus beau de mon bien:
Tirliberly! que ma voix te réveille;
 Par-dessus l'herbe, à mes cris, leve-toi.
 A mon aspect tu croissois à merveille,
 Et tu semblois avoir des yeux pour moi.
Tirliberly, feras-tu sans oreille?
 A ce haut cri dans les airs épandu,
 Sort de la roche un jeune anachorette,
 Frais comme rose, & qui sous sa jaquette
 A plus & mieux que Life n'a perdu.

Pere , aidez-moi , dit la Belle éplorée ;
 Vous me voyez pis que désespérée
 Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;
 Bijou vraiment qui passe le joli.
 Sans lui je meurs , sans lui rien ne m'agréé ;
 Il me valoit lui seul tout l'Empirée.
 Ce bijou rare a nom *Tirliberly* :
 Sçavez que c'est , si connoissez la pompe
 De ce bas monde : Hélas un mal-adroit
 Me l'a fait perdre , & si je ne me trompe,
 Il est tombé non-loin de cet endroit.
 Tenez , cherchons : nous y voici tout
 droit.
 Mû de pitié , le pauvre solitaire
 Tout bonnement cherche & cherche à
 tâton
 Sans sçavoir quoi. Tel un visionnaire
 Cherche le jour dans la nuit de Newton ;
 Ou , si l'on veut , tel un sçavant Breton,
 Grand scrutateur de forme planétaire ,
 Dessous le Pôle , en cherche une à la terre.
 De charité le jeune homme rempli ,

Met donc le front & le nez dans les herbes,
 Et retroussé jusqu'au *Tirliberly*,
 En laisse voir un tout des plus superbes.
 L'apercevant, Lise jette un grand cri :
 Ah ! le voilà ! l'Hermite se redresse,
 Et prenant part à sa vive allégresse,
 Demande à voir un bijou si chéri.
 Lise lui dit : vous l'avez, & le presse
 De le lui rendre. A cela l'homme saint
 Reste muet. Elle insiste, il se plaint
 D'un tel soupçon, & consent qu'on le
 fouille.

Lise y procède, & saute à la quenouille
 Avec laquelle Eve nous a filés.
 Gens au désert par la grace exilés,
 Antoinès, Pauls, Hilarions, Arsennes;
 L'Esprit malin vous a bien fait des siennes,
 Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais
 Si lurinés, ni ferrés de si près.
Tirliberly trahit enfin son Maître,
 Le jouvenceau succombe innocemment.
 Lise innocente encore en ce moment,

✱ De sa main propre emprisonne le traître,
 Et d'innocence en innocence , ainsi
 Jean fut très-Jean ; mais Lise en fut aussi
 Bien plus sçavante , apprenant de ceci
 Qu'un mari peut aller à la campagne ,
 Sans pour cela , qu'en ce siecle poli ,
 A la maison sa charmante compagne
 Demeure oisive ou sans *Tirliberly* ,
 Et que souvent , loin d'y perdre , elle y
 gagne.



L E C A D E N A S.

JEUNE Beauté , qui ne sçavez que plaire,
 A vos genoux , comme bien vous sçavez ,
 En qualité de Prêtre de Cythere ,
 J'ai débité , non morale sévère ,
 Mais bien sermons par Vénus approuvés ,
 Gentils propos , & les fades sonnettes
 Dont Rochebrune orna ses chansonnettes.
 De tels sermons votre cœur fut touché ,
 Jurâtes lors de quitter le péché.

Que parmi nous on nomme indifférence,
 Même un baiser m'en donna l'assurance.
 Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
 Craint l'Amour : époux sexagénaire
 Contre ce Dieu fut toujours en colere.
 C'est bien raison ; l'Amour de son côté,
 Souvent ne les épargne guere.
 Celui-ci donc tient de court vos appas.
 Ne venez sur les bords de la Seine
 Dans ces jardins, où Sylvains à centaine
 Le Dieu Pan vont prendre leurs ébats ;
 Et tous les soirs, Nymphes de tout étage,
 Sur un médiocre ou pompeux étalage,
 Près d'un bassin, devant plus d'un Pâris,
 La beauté vont disputer le prix.
 Ne venez au Palais des Francines,
 Dans ce pays, où tout est fiction,
 L'Amour seul fait anouvoir cent ma-
 chines,
 Pour séduire Thésée, & siffler Arion.
 Non bien, hélas ! à votre époux soumise,
 Ne vous voit tout au plus qu'à l'église.

Le scélérat a de plus attenté ,
Par cas nouveau , sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mystère ,
D'un peu plus haut reprenons notre affaire.

Vous connoissez la Déesse Cérès.
Or en son temps , Cérès eut une fille
Semblable à vous , à vos scrupules près
Belle , sensible , honneur de sa famille ,
Brune , sur-tout , partant pleine d'attraits
Ainsi que vous , par le Dieu d'Hyménée
La pauvre enfant fut assez mal menée.
Le Roi des Morts fut son barbare époux
Il étoit louche , avare , hargneux , jaloux
Il fut cocu , c'étoit bien la justice.
Pyrithoüs , son fortuné rival ,
Beau , jeune , adroit , complaisant ,
béral ,

Au Dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage : or ne demandez pas ,
Comment un homme , avant sa dernière
heure ,

Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimoit, l'Amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où
vous êtes,

Voyez qu'il est peu d'intrigues secrettes.
Pluton sçut tout; certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Ce Dieu donna sa femme à tous les Diables.
Premiers transports sont un peu pardon-
nables.

Bientôt après, devant son Tribunal,
Il convoqua le sénat infernal.
A son Conseil viennent les saintes ames
De ces maris dévolus aux enfers,
Qui, dès-long-temps, en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs
femmes.

L'un d'eux lui dit : mon Confrere & Sei-
gneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont Votre Altesse a fait l'expérience,
Occir sa femme est toujours le meilleur.

Mais las ! Seigneur , la vôtre est immor-
telle :

Je voudrois donc , pour votre sûreté ,
Qu'un Cadenas de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité.

A la vertu par la force asservie ,
Lors vos plaisirs borneront son envie ;
Plus ne sera d'amant favorisé !

Eh ! plutôt aux Dieux que , quand j'étois
en vie ,

D'un tel secret je me fusse avisé.

A ce discours , les Damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Cocus l'écrivirent.

En un moment , fers , enclumes , four-
neaux

Sont préparés aux gouffres infernaux.

Tysiphoné , de ces lieux ferruriere ,

Au Cadenas met la main la première ,

Elle l'acheve ; & des mains de Pluton

Proserpina reçoit le triste don.

On m'a conté , qu'essayant son ouvrage ,

Le cruel Dieu fut ému de pitié ,

Qu'avec

Qu'avec tendresse il dit à sa moitié
Que je vous plains ! vous allez être sage.

Or ce secret , aux enfers inventé ,
Chez les humains tôt après fut porté ,
Et depuis ce , dans Venise & dans Rome
Il n'est pédant , bourgeois ni gentilhomme
Qui , pour garder l'honneur de sa maison ,
N'ait en tout temps cadenas à foison.
Là , tout jaloux , sans craindre qu'on le
blâme ,

Met sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ,
Chez les méchants on se gâte sans peine ,
Et le galant vit fort à la Romaine ;
Mais ne craignez pour votre liberté ,
Tous ses efforts seront pures vètilles ,
De par Vénus , vous reprendrez vos
droits ;

Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas , verroux , portes ni grilles

LETTRE

*De Madame Cahouet de Villers , à
Madame la Comtesse du Barry.*

MADAME,

Je vous ai trop d'obligations pour les oublier , & je m'estimerai toujours heureuse de pouvoir trouver quelque occasion de vous prouver que je m'en ressouviens. L'honneur que j'ai d'approcher de la personne de la Reine , & d'entrer quelquefois dans ses confidences , me peut procurer les moyens de vous être bonne à quelque chose ; mais , pour cela , il faut que Sa Majesté ignore notre liaison , cela gâteroit tout : il faut que ma reconnoissance soit voilée , pour ainsi dire , ^{à la manière de} sous l'ingratitude. C'est un vilain [REDACTED] , mais si commun

dans ce pays-ci, qu'on n'y fait plus d'attention. Tandis que M. le Duc d'Aiguillon met en œuvre Madame de Maurepas auprès du Roi pour faciliter votre liberté & votre séjour partout où il vous plaira, je dispose insensiblement la Souveraine à ne pas se laisser aller aux mouvements d'une vengeance peu grande. Fiez-vous-en à moi; j'y suis personnellement intéressée, en ce que ce rapprochement me donnera lieu de vous faire ma cour sans déplaire, ou du moins sans qu'on le sçache; ce qui ne pourroit m'être permis dans l'éloignement où vous êtes de la Capitale. Voilà la vraie raison de mon oubli apparent. Je reviens à ce qui vous intéresse si fort.

Les *Anecdotes* sont arrivées ici par la voie de M. de Vergennes. Ce Ministre, instruit par ses correspondants de l'existence du livre, a chargé quelqu'un de

Je lui envoyer. Comme il est presque le seul homme de la Cour qui y soit loué, cet ouvrage a dû trouver grace à ses yeux : il en a procuré des exemplaires à M. de Maurepas ; il m'en étoit tombé un sous la main , lorsque j'ai reçu votre lettre. Ainsi ces *Anecdotes* ne m'étoient pas inconnues ; mais je n'ai pu les avoir que pour quelques heures. Chacun songe à soi , & je voulois voir ce qu'on y disoit de moi. Par quelque espece de miracle , je n'y suis point , & je ne sçais à quoi attribuer cette réticence : ce ne peut être à l'ignorance de l'auteur, trop bien instruit sur tout le reste & sur les choses les plus cachées. Ce n'est pas non plus une complaisance de sa part ; car Dieu merci , je ne sçais quel il est. Quoi qu'il en soit , comme vous êtes intéressée & empressée d'avoir ce Livre, je l'ai fait chercher à pied & à cheval , & Sauvigny me l'apporte. S

presque
t loué,
à ses
plaires
tombé
à votre
étoient
s avoir
a songe
u'on y
ce de
je ne
cence :
auteur,
este &
Ce n'est
de sa
courant de l'ouvrage.

is quel
ne vous
voir ce
ed &
rte. S

Vraiment je n'ai eu garde d'en parler
à la Reine , & je ne crois pas que per-
sonne s'avise de lui procurer ce livre.
On y a rapporté un de ces propos

plaisants dans votre bouche , quand vous en dissipiez l'ennui du feu Roi , qu'ils perdoient , ce semble , toute leur indécence & leur méchanceté , mais capable de faire punir comme coupable de Lese-Majesté au premier chef quiconque le répéteroit aujourd'hui. En voilà plus qu'il n'en faut pour en interdire la lecture à la Cour. Les Princes n'y sont pas bien accommodés non plus , par des citations de couplets humiliants & injurieux pour eux : en un mot , tout le monde y est passé en revue tour à tour , & y reçoit son coup de patte. Encore un coup , du caractère franc & folâtre dont je vous connois , vous ne serez pas trop fâchée de ce qu'on y dit de vous. On vous y défend même jusqu'à rejeter & démentir tous les contes populaires accrédités sur votre naissance , prouvée légitime & honnête ; autre point qui vous touche peu , pré-

jug
vo
loir
Vo
vou
deg
nos
par
che
&
nu
chu
pri
Je
att

jugé au-dessus duquel vous êtes. Je ne vous ai jamais connu la morgue de vouloir descendre d'une origine illustre. Vous êtes charmante & pêtée de graces ; vous avez le talent de plaire au suprême degré : voilà vos titres , contre lesquels nos douairieres échangeroient bien leurs parchemins. Mais le plaisir de m'épancher avec vous m'entraîne , Madame , & pourroit me rendre bavarde & ennuyeuse. Je vous renvoie à votre brochure : amusez-vous en riant de vos caprices charmants , de vos douces folies. Je termine en vous assurant du respectueux attachement avec lequel je serai toujours,

MADAME,

Votre , &c.

RÉPONSE

*De Madame la Comtesse DUBARRI
à M^{de}. Cahouet de Villers.*

Vous avez raison, ma chere amie: C'est, à quelques égards, l'auteur des *Anecdotes* qu'il auroit fallu soudoyer, s'il eût été homme à cela, & non ce gueux de Morande, que l'on m'a fait payer si cher pour m'avoir dit les injures les plus infames, d'un style plat & dégoûtant; car c'est ainsi qu'en ont pensé, mon amour-propre à part, tous ceux à qui j'ai montré les cahiers de cet abominable libelle. Aussi, sans l'avoir lu, je ne me souciois point de l'acheter. Je me suis toujours mise au-dessus du qu'en dira-t-on, & je me f. . . de tout ce qu'on peut écrire de moi. Il a fallu

que l'enjolleur Beaumarchais vint employer toute son éloquence pour me déterminer à acheter un manuscrit que j'avois refusé à meilleur compte par l'entremise de Benaven. Il a prétendu que c'étoit par zele pour la gloire du Roi que je devois empêcher cet ouvrage de paroître , si ce n'étoit pour moi. D'ailleurs le Duc d'Aiguillon avoit aussi intérêt d'étouffer ce libelle ; & voilà comme je me suis laissé aller à choisir un pareil négociateur , bien digne au surplus de cette mission , & qui s'en est acquitté à merveille. Mais il y avoit à parier que , tandis qu'on supprimoit celui-là , dix plumes infernales en griffoient dix autres. Il est vrai que je ne m'attendois pas à ce que vous m'envoyez. Quel homme ! Il semble qu'il ait été mon ombre ; car , à quelques additions près , qu'on juge bien placées là pour remplir la suite de ma vie sans interruption , on

ne peut gueres avoir tenu un journal plus exact de mes actions. Ma foi, puis-que je suis destinée à occuper une place dans l'histoire, j'aime mieux la devoir à cet Ecrivain qu'à tout autre. J'espere qu'il empêchera qu'on ne me défigure, & certainement on ne me peindra jamais mieux que lui. Que de folies il m'a rappellées, que j'avois presque oubliées moi-même. L'histoire de Duval est un peu arrangée, mais le fond en est très-vrai. Celle du Perruquier me fait encore plaisir quand j'y songe. Je ne puis dissimuler avoir eu quelque accointance avec la Gourdan; mais en effet l'intérêt ne m'a jamais conduit chez elle. En vérité, le souvenir de cette *Maqua*, qui en humilieroit d'autres, me réjouit, & je me rangorge en voyant la puissance de mes charmes qui m'ont fait faire tant de chemin. C'est-là la véritable Royauté.

Votre Reine, ma chere amie, se re-

commande à son esclave. Je ne doute nullement de votre zèle : continuez à me rendre vos bons offices auprès de la Suprême. Je conviens avoir été fort indiscrette à son égard ; mais c'est une erreur de la langue : il faut me représenter comme une étourdie que je suis , & d'ailleurs comme ayant la liberté de dire tout ce qui me passoit par la tête , parce que c'étoit sans conséquence. Enfin tous ceux qui m'entouroient m'y encourageoient , ayant remarqué mon talent de dissiper les vapeurs du Roi.

Au surplus, je ne suis pas pressée d'aller à Paris dans ce moment-ci ; j'y trouverois mon cher beau-frere. Ce B. . . . là m'a assez tourmentée , tyrannisée , sucée. Il seroit homme à vouloir encore coucher avec moi aujourd'hui que je ne suis plus bonne qu'à cela ; & je le hais presque autant que mon f. . . . cochon de mari. C'est lui qu'il faut faire expulser , & je

vous le recommande entre nous. Adieu,
mon cher cœur, mon ange ; toujours
votre bonne amie,

LA COMTESSE DUBARRI.

CURIOSITÉS

*Qui se trouvent dans la Maison de
Madame Gourdan.*

DEPUIS le décret de prise de corps
lancé par le Bailliage contre Madame
Gourdan, qui a obligé cette trop cé-
lebre Abbessé de laisser ses ouailles dis-
persées, & de prendre la fuite ou de se
cacher, ses meubles sont saisis & anno-
tés, & sa maison est sous la sauve-garde
de la Justice. On y a mis un gardien,
qui ne l'ouvre que par billet du Pré-
sident de Tournelle : mais comme celui-
ci est un homme aimable & facile, il

donne volontiers des permissions de voir ce temple de luxure. Beaucoup d'honnêtes gens qui n'auroient osé y entrer avant, profitent de l'occasion ; & parmi ceux qui y avoient été , tels que moi , il en est quantité qui n'en ayant connu que les Nymphes , en visitent aujourd'hui les appartements secrets , où ne s'admettoient que ceux auxquels ils pouvoient être utiles. Ces jours derniers je dînai chez une femme avec le Magistrat dont je viens de parler. Il fut question de la maison de Madame Gourdan , & l'on fit la partie entre hommes d'y aller avec lui. Je trouvai ce lieu digne d'être décrit en certaines parties , par les recherches & les ressources de libertinage qu'on y trouve.

Je ne parle point du Serrail. Le mot seul caractérise cette salle d'assemblée : commune à toutes les maisons de cette espèce. On y rencontre toujours ce que

l'on appelle des *plastrons des corps-de-gardes*, c'est-à-dire, une douzaine de filles perdues, gangrenées jusqu'à la moelle des os, & dont le cœur & l'esprit encore plus corrompus, les rendent propres à recevoir cette multitude effrénée de jeunes militaires oisifs, débauchés, sans argent, qui s'établissent là comme en garnison, & que la Police, pour éviter de plus grands désordres, oblige les abbesses de recueillir. Il est aisé de concevoir combien d'ordures doivent se débiter dans un pareil cercle; que d'horreurs & d'infamies doivent s'y commettre! Ce sont souvent cependant de très-jolies créatures, condamnées à passer ainsi la fleur de leurs ans dans ces abominables exercices.

Je passe à la Piscine. C'est un cabinet de bain, où l'on introduit les filles qu'on recrute sans cesse pour Madame Gourdan dans les Provinces, dans les

campagnes & chez le peuple de Paris.
 Avant de produire un pareil sujet à un
 amateur, qui reculeroit d'effroi, s'il le
 voyoit sortant de son village ou de son
 audis, on le dégrasse en ce lieu, on
 l'adoucit la peau, on la blanchit,
 on la parfume; en un mot, on y ma-
 nœuvre une cendrillon comme on pré-
 pare un superbe cheval. On nous ouvrit
 ensuite une armoire où étoient les diffé-
 rentes essences, liqueurs & eaux à l'usage
 des demoiselles. On nous fit remarquer
 l'*Eau de Pucelle*: c'est un fort astringent
 avec lequel la Dame Gourdan répare les
 beautés les plus délabrées, & rend ce
 qu'on ne peut perdre qu'une fois. A
 côté étoit l'*Essence à l'usage des mon-
 sies*: c'en est une dont on fait rarement
 emploi; cependant on nous dit que certe
 savante appareilleuse en faisoit quelque-
 fois l'application sur de petites novices,
 pour elle hâtoit ainsi la maturité en fa-

veur de certains personnages du plus haut
 rang , dont la paillardise avoit besoin
 d'être excitée par la fraîcheur , l'élasti-
 cité , l'ingénuité de l'enfance , mais chez
 qui la vigueur ne répondoit pas aux
 desirs. En revanche , nous ajouta-t-on
 voici une liqueur dont il se fait ici une
 grande consommation. On nous montra
 en même temps une multitude de flacons
 du Spécifique du Docteur Guibert de
 Préal. Il prétend qu'il est à la fois in-
 dicatif , curatif & préservatif du mal ve-
 nérien. On nous assura que Mademoiselle
 Gourdan s'en servoit dans le premier cas
 que par des injections qu'elle faisoit
 une courtisane qui se présentoit chez
 elle , elle jugeoit si elle n'étoit point
 saine , à certaines convulsions involon-
 taires que la nymphe éprouvoit sur le
 champ ; que d'autres fois , par une ex-
 périence plus sûre encore , elle en don-
 noit en boisson , & que dans les ving-

quatre

quatre heures , les symptômes les plus caractérisés se développent sur une beauté fraîche , paroissant jouir de la meilleure santé ; que dans le troisieme cas enfin , elle n'avoit pas d'autre recette , celle-ci étoit la plus commode , la plus courte & la moins dispendieuse ; qu'au moyen de cette utilité variée , elle faisoit grand cas de l'inventeur du Spécifique , & avoit avec lui une intimité très-étroite.

Du cabinet des bains on nous conduisit dans le cabinet de toilette , où les élèves de ce séminaire de Vénus recevoient leur seconde préparation. Ce séjour est garni de tout ce qui peut contribuer à rendre une nymphe neuve & séduisante.

La salle de bal suit après ; & quoiqu'elle ne serve point à danser , elle n'est pas mal nommée , parce qu'en effet c'est là précisément où chacune recevoit son déguisement convenable , où la pay-

F

lanne étoit métamorphosée en bourgeoise
 & la femme de qualité quelquefois en
 chambrière. On nous expliqua ce que si-
 gnifioient toutes les sortes d'habillement
 que nous y vîmes. Ce n'est qu'à Paris
 où l'on trouve de ces raffinements fa-
 vorables à tant de supercheries qui s'y
 exercent ; & si nos *bagnos* n'approchen-
 pas de l'endroit dont je fais la descrip-
 tion , ceux qui les tiennent sont encore
 plus éloignés de l'esprit de ruse , d'in-
 trigue & de scélératesse que possèdent
 supérieurement les entremetteuses de Pa-
 ris , & sur-tout celle dont il s'agit ici.
 Pour mieux nous mettre au fait , le
 Président nous fit ouvrir une armoire
 dans laquelle nous aperçûmes , avec le
 plus grand étonnement , une porte , mai-
 sur laquelle il y avoit un scellé. Ne
 pouvant rompre le sceau de la Justice ,
 nous dit que cette porte rendoit dans
 un appartement d'une maison voisine , où

elle étoit recouverte d'une semblable
 armoire ; enforte que ceux qui entroient
 ne se doutoient de rien de la commu-
 nication ; que cet appartement étoit oc-
 cupé par un marchand de tableaux , de
 curiosités &c. chez lequel tout le monde
 pouvoit entrer sans scandale ; dont la
 maison d'ailleurs , à porte cochere , très-
 honnête , & dans une autre rue , ne lais-
 soit soupçonner en rien l'objet de la
 venue des personnes qui s'y rendoient.
 Ce marchand étoit d'intelligence avec
 la voisine , & c'est de chez lui que pé-
 nétroient chez elle les Prélats , les gens
 de finirre , les dames du haut parage ,
 qui avoient besoin , d'une manière ou
 d'une autre , des services de la Dame
 Gourdan. Au moyen de cette introduc-
 tion furtive , & que les domestiques
 même ignoroient , on changeoit comme
 on vouloit de décoration en ce lieu.
 L'Ecclésiastique pouvoit se travestir en

seculier , le Magistrat en Militaire , & se livrer ainsi , sans crainte d'être decouverts , aux plaisirs qu'ils y venoient chercher. Les femmes , cachant également leurs grandeurs & leurs titres sous la bure d'une cuisiniere , ou dans les cornettes d'une Cauchoise , recevoient hardiment les vigoureux assauts du rustre grossier que leur avoit choisi leur expertise confidente pour assouvir leur indomptable temperament. De son côté , celui-ci croyant caresser sa femme , se livroit , sans s'effaroucher , à toute l'impétuosité de son ardeur brutale.

On nous fit passer delà dans l'Infermerie. Ce lieu , dont le nom épouvantable d'abord , n'est pas ce qu'on pourroit croire. C'est-là qu'on fait entrer ces voluptueux blasés dont il faut réveiller les sens flétris , par toutes les ressources de l'art de la luxure. Cet endroit a le jour d'en-haut , ce qui le rend plus ten-

re, & de toutes parts on ne voit sur les
re de murs que des tableaux, des estampes
noient lubriques; ces attitudes, ces postures
égale lascives, inventées pour allumer l'ima-
es sous gination & ranimer les desirs, sont ré-
es cor pées en sculpture, comme pour frap-
t har per davantage les amateurs; & les mor-
rustre ceaux les plus orduriers des Poètes se
ur ex sistent encadrés, & contribuent d'autant
ur in à enflammer le Lecteur. Au fond d'une
côté, alcove est un lit de repos de satin noir;
ne, se le ciel & les côtés sont en glaces, &
e l'im répetent non-seulement les objets de ce
délicieux boudoir, mais toutes les scènes
l'Infir- mêmes des acteurs sur ce matelas vo-
uvante luptueux.

ourroit En parcourant tant de choses, mes
ces vo yeux se portèrent sur de petits faisceaux
ller les de genêts parfumés. Je demandai ingé-
sources nument à quoi cela servoit? Le Prési-
oit a lent me rit au nez, & me dit: » Votre
is ten- ignorance vous fait honneur; je vous fé-

licite de n'avoir pas besoin de ce secours :
 mais comme cela pourra arriver , il faut
 vous apprendre l'usage de ces verges ,
 car c'en sont de réelles , & elles sont
 destinées à une flagellation , même sou-
 vent violente. Il est des paillards mal-
 heureux qui se font de cette sorte agiter
 le sang a tour de bras par une ou deux
 courtisannes : ainsi en mouvement , il se
 porte dans les muscles trop paresseux ,
 organes du plaisir , & ces libertins se
 retrouvent alors une vigueur dont ils ne
 se seroient pas crus capables. Il en est
 d'autres , ajouta-t-il qui ont recours à
 un moyen moins répugnant en appa-
 rence , mais plus funeste : le voilà. »
 En même temps il tira d'une petite ar-
 moire une boîte où étoient des pastilles
 en forme de dragées de toutes couleurs.
 » Il suffit , continua-t-il , d'en manger
 une , & bientôt après on sent un nou-
 vel homme. » Elles étoient étiquetées :

Pastilles à la Richelieu. J'en demandai la raison. Il me répondit que ce Seigneur en avoit fait beaucoup d'usage, non pour lui, mais pour se rendre favorables les femmes dont il avoit faiblesse, & qu'il avoit trouvées rebelles; qu'en leur faisant manger de ces bons deux, il les avoit toutes réduites; qu'ils avoient une efficacité réelle; qu'ils excitoient le tempérament des plus vertueuses, & les rendoient folles d'amour pendant quelques heures. Je lui témoignai mon dégoût d'un secret qui humiliant l'amour-propre même du vainqueur, devoit être pernicieux à la victime, & d'ailleurs la faire périr de douleur & de rage, revenue à son sang-froid.

Le Président me raconta à cette occasion la scélératesse du Comte de Sade, ce Gentilhomme si renommé pour ses horreurs contre les femmes, qui étant testées impunies, l'ont autorisé à en com-

mettre de nouvelles. Donnant, il y a quelques années, un bal à Marseille, il avoit empoisonné ainsi tous les bons qu'il y distribuoit ; & bientôt toutes les femmes brûlées d'une fureur utérine, & les hommes devenus autant d'Hercules, convertirent cette fête en Lupercales, & la salle du bal en un lieu public de prostitution. Je ne puis assurer s'il n'est pas résulté de morts de cette débauche, mais certainement beaucoup d'hommes en ont été très-malades. On doit bien penser que cela n'a pas été si pernicieux à la santé du sexe. L'auteur de cette gentillesse ayant, par ce secours, joui de la femme qu'il convoitoit, s'est enfui avec elle ; & quoiqu'on ait commencé une seconde instruction contre lui, il pourra bien, dans quelque temps, imaginer quelque autre galanterie de ce genre.

- Au surplus, continua le Président,

si, sans avoir recours à ce stimulant ,
 il vous tomboit sous la main une fem-
 me, ou plutôt une louve trop difficile
 à satisfaire, voilà de quoi l'assouvir &
 la mettre à la raison. Il me montra en
 même temps une petite boule en forme
 de pierre, appelée *Pomme d'Amour*.
 Il m'assura que la vertu en étoit si effi-
 cace, qu'introduite dans le centre du
 plaisir, elle entroit dans la plus vive
 agitation, & causoit à la femme tant de
 volupté, qu'elle étoit obligée de la re-
 tenir avant que l'effet en cessât. Il ne
 put me dire si les Chymistes avoient ana-
 lysé cette pierre, qui passe pour une
 composition, & dont les Chinois font
 grand usage.

J'observai alors, en maniant un de
 ces instruments ingénieux, inventés dans
 les couvents de filles pour suppléer aux
 fonctions de la virilité, que sans doute
 les bonnes connoisseuses négligeoient

celui-ci pour l'autre. » Oui, me répondit le Président ; mais comme les Pommes d'Amour ne se cueillent pas dans ce pays-ci ; que tout au plus il s'en voit chez quelque curieux , il faut bien s'en tenir à l'ancien usage ; & vous ne sçauriez croire la quantité de lettres qu'on a trouvées dans la correspondance de Madame Gourdan , à qui les Abbeſſes & les ſimples Religieuſes ſ'adreſſoient pour être fournies de ce Conſolateur.

Jé vis enſuite une quantité de petits anneaux noirs , mais beaucoup plus grands que des bagues , & dont la deſtination ne paroifſoit pas faite pour les doigts. Je demandai ce que c'étoit Le Magiſtrat me dit que c'étoit une reſſource pour les paillards qui trouvant une courtiſanne froide , ainſi qu'il leur arrive communément de l'être , haraſſées , fatiguées , uſées , comme elles ſont dans

les exercices de Vénus, ont le desir de l'aiguillonner, c'est pour cela que ces bagues se nomment *des Aides*. Le Cavalier les met on sçait bien où ; & elles se prêtent suivant la grosseur de l'individu. Elles sont fort souples, mais en même temps elles sont parsemées de petits nœuds qui excitent un tel chatouillement chez la femme, qu'elle est forcée de suivre l'impulsion de l'amoureux, & de prendre son allure.

Pour finir l'inventaire de ces curiosités du cabinet de Madame Gourdan, il ne faut point omettre une multitude de ces fourreaux qu'on appelle des *Redingottes d'Angleterre*. Ce sont des especes de boucliers qu'on oppose aux traits empoisonnés de l'amour, & qui n'émoussent que ceux du plaisir.

Nous ne fîmes que jeter un coup d'œil dans la *Chambre de la Question*. C'est un cabinet, où, par des gazes trans-

parentes & des lucarnes, qu'on appelle ordinairement *Judas* ou *Trompe-valets*, la maîtresse du lieu & ses confidens voient & entendent tout ce qui s'y fait & ce qui s'y dit. Il est d'un grand secours pour la Police, & c'est-là où les supôts de cette dernière ont arrêté Madame d'Oppis.

Nous terminâmes par une dernière piece, que le concierge appella le *Sallon de Vulcain*. Je n'y trouvai rien d'extraordinaire qu'un fauteuil dont la forme singulière me frappa. Asséyez-vous dedans, me dit le Président, vous allez concevoir son utilité. A peine m'y fus-je jetté, que le mouvement de mon corps fit jouer une bascule; le dos se renversa & moi aussi; je me trouvai les jambes écartées & enlacées mollement, ainsi que les bras en croix. Ma foi, répondis-je, les filets du Dieu de Lemnos ne valoient pas mieux. Le Magistrat m'apprit que

cé
sa
Se
qu
rés
fon
fur
tro
pass
de
le f
par
viei
qu'o
de l
donn
aux
dans
étoit
infern
mes,
à tout

cèux-ci se nommoient *les filz de Fron-*
fac ; qu'ils avoient été imaginés par ce
 Seigneur , pour triompher d'une vierge
 qui , quoique d'un rang médiocre , avoit
 résisté à toutes ses séductions , à tout
 son or & à toutes ses menaces. Devenu
 furieux d'amour , il se porta à commettre
 trois crimes à la fois pour assouvir sa
 passion : il se rendit coupable d'incendie ,
 de rapt & de viol. Une nuit il fit mettre
 le feu à la maison de cette jeune fille
 par des coupe-jarrets à ses ordres : une
 vieille duegne , profitant du désordre
 qu'occasionnoit cet accident , s'empara
 de la demoiselle , sous prétexte de lui
 donner un asyle ; & l'ayant soustraite
 aux yeux de sa mere , elle la conduisit
 dans ce repaire. Le Duc de Fronsac y
 étoit ; on la précipita dans ce fauteuil
 infernal ; & là , sans égard à ses lar-
 mes , à ses cris , à son effroi , il se livra
 à toutes les infamies que put lui suggérer

sa coupable lubricité. Le local est disposé de façon que le bruit des plaintes, des sanglots, des hurlements même ne pourroit se faire entendre au dehors. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'au moyen des recherches de la Police, la Mégère complice des forfaits du Duc fut obligée de relâcher sa proie.

Je frémis d'horreur à ce récit, & je quittai la partie.



OF
Mad
G
A
Pron
M
tr
N
La vé
A
& n
la vic
plus
qu'on
est
peu

ORAIISON FUNEBRE

De très-haute & très-puissante Dame

MADAME JUSTINE PARIS,
Grande Prêtresse de Cythere, Paphos,
Amathonte, &c.

Prononcée le 14 Novembre 17...., par
Madame GOURDAN, sa Coadju-
trice, en présence de toutes les
Nymphes de Vénus.

La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os.

Débauché converti.

AIMER le plaisir jusqu'à s'en rendre
la victime, lui sacrifier ce qu'on a de
plus cher, mépriser la mort, pourvu
qu'on la reçoive au sein de la volupté,
c'est un héroïsme dont il est sans doute
peu d'ames privilégiées qui soient sus-

ceptibles. Combien plus admirable n'est-il pas dans un sexe aussi délicat que le nôtre ! Et ce fut à ce période, mes cheres filles, que le poussa l'illustre compagnie que nous regrettons, l'incomparable JUSTINB. Aussi croirois-je avoir déjà fait son éloge, en lui attribuant ces paroles du texte : *La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os.* Mais j'ai moins voulu entreprendre son panégyrique que votre instruction. Eh ! comment mieux vous instruire qu'en vous rappelant les merveilleuses qualités de cette héroïne ? Je vous retracerai ses fatigues incroyables dans une carrière où elle est entrée dès sa plus tendre enfance ; son courage dans les attaques, sa fermeté dans les traverses, sa constance dans les disgraces, sa modestie dans les triomphes. Je couronnerai son front de lauriers moissonnés par ses mains. Je vous la peindrai sur-tout au

lit d
rieu
Ju
mais
d'un
cure
plus
maux
Des
bient
rir,
JUST
Fr
diren
tant
l'emp
qui f
le su
jours
plaisi
s'ils n
nous

lit de la mort, circonstance la plus glorieuse de sa vie.

JUSTINE naquit de parents pauvres, mais vigoureux. Consumés tous deux d'une maladie héréditaire, ils n'en conçurent l'un pour l'autre qu'une passion plus violente. Ils confondoient leurs maux ensemble, & ils les oublioient. Des plaisirs si réitérés les conduisirent bientôt à leur terme; & se voyant mourir, ils appellerent leur fille, cette chère JUSTINE, qui comptoit alors douze ans.

Fruit précieux de notre tendresse, lui dirent-ils, nous n'avons plus qu'un instant à vivre, & nous ne sçaurions mieux l'employer qu'à vous donner un conseil qui fera le bonheur de votre vie, si vous le suivez. Comptez pour rien tous les jours que vous n'aurez pas consacrés au plaisir. Qu'importe qu'ils soient longs, s'ils ne sont pas remplis? Croyez-nous, nous n'avons point intérêt de vous trom-

per en ce moment. Puisse cette maxime être à jamais gravée dans votre cœur ! Puisse-t-elle vous être rappelée sans cesse par l'image de notre mort... A ces mots, ils ramassent leurs forces, ils s'entrelacent, leurs ames s'unissent, & ils expirent.

Le tableau étoit frappant ; JUSTINE, d'un coup-d'œil rapide en saisit tous les traits. Elle n'exhala point sa douleur en vains soupirs ; elle ne versa point de larmes inutiles. (Que le préjugé se taise ici ; respectons les actions d'une héroïne, & ne les mesurons point sur celles du foible vulgaire.) A l'aide du grossier artisan qui devoit recevoir le corps des deux époux, sur cet Autel funéraire, JUSTINE offrit à leurs mânes un sacrifice plus doux pour elle & plus agreable pour eux. Elle sentit alors l'utilité des avis d'un pere & d'une mere mourants : elle découvrit en elle une source intarissable

de volupté : elle comprit qu'en lui
dictant cette maxime, ses parents lui
avoient laissé l'héritage le plus précieux.
Elle ne s'en tint pas à ces premiers ef-
fais ; ses succès s'étendirent bientôt, sa
réputation & sa beauté lui acquirent
bientôt des esclaves distingués. Tous les
jours de sa brillante jeunesse étoient
marqués par de nouveaux triomphes.

Il est dans cette Capitale un Tem-
ple consacré à Vénus, école des talents,
du goût & du plaisir, où de jeunes
maîtresses sont formées aux arts aimables
qui peuvent émouvoir les sens &
séduire. Les unes charment l'oreille,
accélérant les louanges de leur Déesse ;
autres, par des danses passionnées, en-
voient les aventures, en peignent
les situations les plus voluptueuses ; tou-
tes s'efforcent à l'envi d'allumer dans tous
les cœurs ce beau feu, ame de l'univers,
qui tour à tour le consume & le produit.

Le mérite naissant de JUSTINE la fit admettre dans ce séminaire. Elle y perfectionna ses dispositions précoces au plaisir ; elle ne tarda pas à trouver l'occasion de les faire valoir , & de les développer avec éclat. Le Turc étoit venu dans ce temps à Paris rendre hommage à la puissance du Roi. Vous connoissez le renom de cette nation , mes cheres filles , & s'il n'est aucune de vous qui ait reçu des embrassements de quelqu'un de ces étrangers , si vous ne sçavez pas par expérience quels héros ils sont dans les champs de Vénus , il n'est pas que vous n'ayez entendu parler souvent de leurs exploits. Ce Temple même, ce ferrail qui emprunte ce nom d'eux , vous retrace l'image de leur valeur : il atteste quels sectateurs ils sont de la Divinité que nous adorons toutes. Mehemet Effendi , Ambassadeur de la Porte, excelloit par-dessus ses compatriotes : ja-

mais
de l
chût
force
bat t
jours
TINI
vainc
confi
nuit
impé
qua
l'ané
vainc
rable
Cyth
pesan
ratio
que
séjou
gloir
voya

mais femme n'avoit encore eu l'honneur de le faire rendre. Nouvel Anthée, ses chûtes sembloient lui donner de nouvelles forces ; on eût dit qu'il sortoit du combat toujours reposé, toujours frais, toujours neuf. Déjà les compagnes de JUSTINE avoient été défaites par ce superbe vainqueur. Elle s'offrit à son tour avec confiance sur le champ de bataille ; une nuit entiere elle soutint les assauts de cet impétueux Musulman. Enfin elle l'attaqua elle-même, le pressa, le terrassa, l'anéantit ; il baissa sa lance, & s'avoua vaincu. Quel triomphe ! Cette mémorable action fut gravée dans les fastes de Cythere. Mais qu'un grand nom est un pesant fardeau ! il attire à la fois l'admiration & l'envie. JUSTINE ne l'éprouva que trop : elle fut obligée de quitter un séjour où la jalousie empoisonnoit sa gloire & son bonheur ; elle résolut de voyager. Paris ne devoit pas posséder

seul une si rare merveille. Plusieurs nations furent les témoins de ses exploits. Les héros les plus fameux de l'Europe lutterent tour à tour contre elle, & furent défaits. Elle parcourut l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne. Etrangère en ces contrées, la différente façon de combattre les peuples qui l'habitent ne lui parut pas nouvelle. Flegmatique avec l'Anglais, grave avec l'Espagnol, emportée avec l'Allemand, elle se fit à tout, s'offrit par-tout, & triompha de tout. Elle termina ses voyages par l'Italie : elle fut à Rome, reine du monde, & centre de la paillardise. Là, sous la pourpre, git la luxure la plus effrénée; là, de pieux fainéants consacrent leurs loisirs au raffinement des voluptés. Là, des vieillards blanchis sous le harnois de Vénus, semblent ne plus vivre, ne plus respirer que pour le plaisir. Quel champ de gloire à moissonner pour notre com-

pag
lui
& c
tre
faire
pénit
se m
Aren
somm
cette
Scipi
au C
sacré
célebr
l'avou
toujo
jours
de lau
des b
elle ce
compt
après

pagne ! Mais aussi que de travaux ! A lui fallut pratiquer toutes les marches & contre-marches des Italiens , se mettre en garde contre toutes leurs ruses , faire une guerre d'artifice d'autant plus pénible qu'elle est plus longue , enfin se montrer aussi profonde dans l'art des Aretins , que l'Eminence la plus consommée. On ne put refuser à JUSTINE cette fameuse Couronne qu'autrefois les Scipions & les Emiles alloient recevoir au Capitole , & qui depuis a été consacrée aux grands artistes , aux hommes célèbres dans tous les genres. Il faut l'avouer pourtant : si JUSTINE avoit toujours l'avantage , elle n'étoit pas toujours invulnérable. Elle revint couverte de lauriers , mais ses lauriers couvroient des blessures ; & si à vingt-deux ans elle comptoit plus de succès que n'en compta la fameuse Ninon de l'Enclos après un siècle de vie , ou plutôt s'ils

étoient innombrables , ses cicatrices l'étoient aussi.

Parlons sans figures. Ses parents , en lui transmettant cette vigueur & cet amour de la volupté , qualités héréditaires dans sa famille , lui avoient transmis une maladie qui en est le fruit. Cette maladie , née avec elle , fomentée par le plaisir , accrue par les veilles , étoit devenue incurable par les travaux & les fatigues de notre héroïne. Toutefois elle sembloit l'avoir respectée jusques-là ; mais ce levain malheureux , mêlé aux levains étrangers qu'elle avoit ramassés de toutes parts , vint à fermenter. Déjà tout l'intérieur de son corps s'en ressentoit , la masse de ses humeurs en étoit infectée : il ne circuloit plus que du poison dans ses veines , au lieu de sang , & JUSTINE pouvoit s'écrier , encore plus que M. Robé de Beauvezet : *La vérole , mon Dieu , m'a criblé jusqu'aux os.*

Tel étoit son état quand elle revint dans sa patrie. Elle sentit l'horrible ravage qui se faisoit au-dedans d'elle-même, & n'en fut pas épouvantée. Avertie par là qu'elle n'avoit plus long-temps à jouir, elle résolut de mieux employer les jours qui lui restoit. Heureusement que sa figure, quoiqu'altérée par le mal qui la minoit intérieurement, étoit encore séduisante. C'étoit un bâtiment dont les dehors gracieux, en faisant entrevoir les ruines, faisoient toujours plaisir à la vue, & arrêtoient le spectateur.

Ses succès recommençoient en cette ville, lorsqu'il lui survint une disgrâce qui épura son mérite, mit le comble à sa célébrité, & nous donna lieu de nous lier de l'amitié la plus étroite. L'envie triompha cette fois. Cette illustre fille fut conduite en cet édifice superbe que la magnificence de nos Rois a fait construire pour la retraite des femmes in-

valides. J'y gémissois depuis depuis long-temps dans une dure captivité. Sa présence fit naître la joie dans mon cœur. Je la voyois pour la première fois, & je trouvai que la renommée n'en avoit rien dit de trop. Un coup de sympathie nous fit sentir une tendresse réciproque, & je fus presque fâchée d'obtenir une liberté qui m'empêchoit de jouir de la société de cette aimable compagne. Cependant on essayoit de dompter ce courage rébelle. Déjà les Esculapes & les Machaons mettoient en œuvre tout l'art pour en arrêter la fougue; ce fut inutilement: ils devinrent eux-mêmes les victimes de l'art de JUSTINE. Ces foibles humains éprouverent combien il étoit très-dangereux de voir de trop près ses charmes. Il fallut donner l'essor à une héroïne dont rien ne pouvoit contenir l'impétuosité. Ce fut alors qu'elle fonda cette maison, & qu'elle me prit avec elle pour y présider

sous son inspection. Plusieurs années de la vie de JUSTINE s'écoulerent de nouveau dans des Fêtes délicieuses ; je ne sçais combien d'illustres amants voulurent partager ses trophées & ses cicatrices. Je ne vous retracerai pas , mes cheres filles , la dernière partie de sa vie ; vous en avez été les témoins , & votre ardeur à suivre ses exemples est une preuve de l'impression qu'ils faisoient sur vous. Vous sçavez avec quelle intrépidité elle voyoit approcher à pas lents cette mort , l'écueil du héros , & qui mit le comble à sa gloire. Soustraite depuis quelques jours à vos regards , c'est sur-tout dans ces derniers instans qu'elle a montré une fermeté dont je vais vous faire le récit pour votre édification.

Détruite en détail , cette héroïne s'est toujours survécue à elle-même. Elle voyoit peu à peu diminuer le nombre de ses membres , & son grand cœur

n'en étoit point affoibli. Son ame retranchée en cet endroit du corps, centre de la vie, où elle sembloit avoir abandonné la défense du reste pour veiller à cette partie précieuse : imaginez-vous un Roi qui laisse piller son palais, & qui, immobile sur le trône, ne veut s'ensevelir que sous les ruines de ce dernier attribut de la Majesté.

Mais que vois-je, mes cheres filles! vos sanglots redoublent; ils me coupent la parole. Eh quoi, malheureuses! des pleurs stériles feront-ils l'offrande que vous présenterez au tombeau de votre Concitoyenne? Songez que si quelquefois les larmes font une preuve de la bonté du cœur, elles le font encore plus souvent de la foiblesse. Le dirai-je? Je tremble que sous ces regrets que vous arrache le sort de JUSTINE, vous ne déguisiez la crainte d'en éprouver un pareil. Ah! si mon soupçon étoit réel, mes

cheres filles , si quelqu'une de vous avoit cette lâcheté , qu'elle se leve , & qu'elle forte , elle n'est pas digne de rester dans cette maison.

Mais plutôt qu'elle reste , qu'elle apprenne que la mort de JUSTINE fut , non la peine , mais la récompense de ses travaux , & qu'il n'est pas donné à toutes de la mériter.

Moi-même qui vous parle , combien de fois ne me suis-je pas vue attachée au lit de douleur ? Combien de fois ne me suis-je point écriée : *La vérole , mon Dieu , m'a criblé jusqu'aux os.*

J'en suis revenue autant de fois. Que ne puis-je vous montrer mes anciennes blessures. Là , vous dirois-je , une pierre vraiment infernale me fit ces horribles cavités : ici le fer impitoyable détruisoit une partie de moi-même pour sauver l'autre : par ce canal affreusement obstrué , des liqueurs brûlantes entraient

soient , avec mes humeurs , le venin qui les corrompoit. Ma peau , par-tout cicatrisée , tous mes nerfs affoiblis n'attestent que trop les douloureux frottements que toutes les parties de mon corps ont essuyés. Actuellement les yeux caves & troubles , les joues allongées , le front couronné du chapelet fatal , je porte sur moi les symptômes de *la vérole qui m'a criblé jusqu'aux os.*

Vous le sçavez pourtant , je suis intrépide : six champions vigoureux se relèvent infatigablement à mon service. Puissé-je mériter la mort de l'héroïne que nous célébrons ! Puissé mon ame , comme la sienne , s'écouler avec ma substance toute fondue , pour ainsi dire , en torrents de volupté.

Je n'exige pas ces souhaits de vous , mes cheres filles. Si l'espoir d'une mort glorieuse fait les héros , l'espérance de l'éviter soutient le commun des guerriers

venin
-tout
n'at-
frot-
mon
yeux
gées,
l, je
vérole
uis in-
se re-
ervice.
ine que
comme
stance
en tor-
vous,
ne mort
ance de
acriers

C'est cette espérance qui doit vous ani-
mer, mes cheres filles. Dejà les portes
s'ouvrent, quelques équipages entrent
dans nos cours, des essaims de fous en
sortent, ils ramènent avec eux la joie &
les plaisirs. Essuyez vos larmes, repre-
nez un visage serein; que l'enjouement
& les graces s'y peignent de nouveau;
prenez vos sacrifices ordinaires; que
le plus pur sang des victimes efface les
armes dont les marbres de ce salon
pourroient être souillés, & songez sur-
tout que ce n'est qu'en imitant JUSTINE
que vous honorerez sa mémoire.



ÉPITAPHE HISTORIQUE

de Madame PARIS.

PASSANT , dont le premier desir
Fut de trouver le vrai plaisir ,
Jette les yeux sur cette tombe ,
Et tu sçauras que de ce monde
Tous les beaux jours sont exilés ,
Si l'Amour ne les a filés.

A l'âge où l'on voit l'innocence
Occuper les soins de l'enfance ,
Je connoissois déjà le prix
Des fruits que l'on goûte à Cypris.
Née avec l'ame curieuse ,
Et de jouir fort envieuse ,
J'ai vu tour à tour le Flamand ,
L'Espagnol , le Turc , l'Allemand ,
Depuis le Caire jusqu'à Rome ,
J'ai sçu ce que valoit un homme ,

Et dans mes vigoureux assauts,
 J'ai toujours lassé mes rivaux.
 Enfin, après tant de victoires,
 Tant de prouesses méritoires,
 Lorsque mes forces déclinoient,
 Et que cent maux me dominoient,
 Je fondai dans cette contrée,
 En l'honneur de la Cythérée,
 L'Ecole où l'on peut à loisir
 Faire germer le vrai plaisir.
 C'est dans ce précieux College,
 Que j'ai sçu, par certain manège,
 Rendre mille enfans de Vénus
 Utiles aux premiers venus.
 C'est là que la foible vieillesse,
 Commise aux soins de la jeunesse,
 Retrouvoit toute sa vigueur;
 C'est là que le jeune Seigneur,
 Lassé des froideurs de sa femme,
 Trouvoit une nouvelle flamme;
 Là, mainte Marquise en courroux
 Du peu de foi de son époux,

Sous le corps lascif d'un Satyre ;
 Venoit dissiper son martyre ;
 Là , plus d'un Eleve de Mars ,
 Appauvri sous les étendarts ,
 Venoit oublier sa ruine
 Dans les bras d'une Messaline.
 Est-il un établissement
 Qui présente autant d'agrément ?
 Le Ciel , pour le prix de mon zele ,
 Auroit dû me rendre immortelle ;
 Mais la mort ne respecte rien.
 Il ne reste pour tout bien ,
 Que la demeure infecte & sombre
 Où l'on a renfermé mon ombre.
 Ainsi donc mes soins assidus ,
 Mon art , mes talents , mes vertus ,
 Sont payés par la solitude.
 Ah ! Vénus , quelle ingratitude !



L E T T R E

*D'une Nymphe de Mde d'Héricourt;
à Mlle. C. . . . à Bordeaux.*

Vous me demandez, Mademoiselle, des nouvelles de l'illustre Dubarry. Elle est toujours à la petite terre qu'elle a achetée sur la route d'Orléans, à quelques lieues de Paris. Ayant été dans le voisinage, j'ai voulu voir cette Beauté. Il faut convenir qu'elle a la figure la plus séduisante pour un amateur; que malgré son séjour à la Cour, & le rôle important qu'elle a joué pendant quelques années, je lui ai encore trouvé parfaitement l'air d'une *Fille*, dans toute la valeur du terme. Du reste, on m'assure qu'elle n'avoit jamais été mieux; & que depuis qu'elle étoit sortie de Pont-aux-

Dames , elle avoit repris son enjouement & ses charmes. J'ai voulu sçavoir comment elle vivoit dans le canton. On m'a répondu qu'à son arrivée elle avoit été voir tout le monde du voisinage ; qu'elle avoit fait sçavoir ensuite qu'elle auroit régulièrement une table de vingt-cinq couverts , & que tous ceux qui voudroient lui faire l'honneur d'y venir , seroient très-bien reçus. On m'a ajouté que jusqu'à présent peu de gens s'étoient rendus à cette invitation , & sur-tout que les femmes s'y étoient refusées absolument. Comme elle est fort riche , avec le même goût de dépense , & le même fonds d'ennui , elle s'amuse à faire bâtir ; & quoique les travaux qu'elle a faits , lui aient déjà coûté beaucoup , elle veut revendre son acquisition nouvelle. Elle demande à revenir à Paris , tourbillon nécessaire à son oisiveté ; & pour rendre la proposition moins difficile

faire passer, elle offre d'y résider en couvent. On ne doute pas qu'elle n'obtienne cette grace. Elle a déjà la liberté d'aller à son Château de Lucienne. Il paroît que le Duc d'Aiguillon en est toujours amoureux. Non-seulement, pendant son séjour ici, il n'a pu contenir sa passion, au point d'en devenir plus odieux à la Reine, & de se faire donner un ordre de se retirer dans ses terres, mais souffrant trop d'être éloigné de cette Beauté, il l'a engagée à venir le voir. La Duchesse, accoutumée à ses infidélités, s'est prêtée à ce concubinage, & le bruit est général que Madame Dubarry est grosse. Quoi qu'il en soit, on sollicite vivement son séjour dans la Capitale, & il y a toute apparence que l'on y réussira.

Je suis, &c.

LE BAUME, CONTE.

X CERTAIN Opérateur, au milieu d'une
place,
Monté sur des treteaux, exerçoit ses
talents :

Chacun sçait que la populace
Donne sa confiance à ces sortes de gens,
Et que souvent une huile, un métal,
une écorce ,

Affaisonnés d'un tour ou d'adresse ou de
force ,

Ont plus de valeur dans leurs mains
Que les remedes souverains.

Celui dont je vous parle étoit homme à
grimace ,

Fameux en tours de passe-passe ,
Et possédant sur-tout, comme on le peut
sentir ,

L'ingénieux art de mentir ,
 Art utile à tout empyrique ,
 Sinon , il doit fermer boutique ;
 La vérité chez eux , loin d'être un gagne-
 pain ,

Les expose à mourir de faim ;
 Il faut , pour s'enrichir , sçavoir en faire
 croire :

Mais revenons à notre histoire ,
 Je vais la raconter sans y mettre du mien ;
 Car pour vouloir trop dire , on ne dit
 souvent rien :

Quelle que soit une aventure ,
 Il ne convient jamais d'altérer sa nature.

L'Esculape avoit déjà fait
 Plus de cent tours de gibeciere ,
 Lorsqu'il vit du monde à souhait
 Pour faire valoir sa matiere.

Oh ça , Messieurs , dit-il , depuis assez
 long-temps
 J'ai fasciné les yeux de tous les assistants ,

J'ai fait voir ma magie & ma subtile adresse,
Je vais prendre un sujet où chacun s'intéresse,

Je veux que vous jugiez de mon habileté

A vous conserver la santé.

Aussi-tôt il ouvre son coffre,

En tire une bouteille, & l'offre

Aux bâilleurs enthousiasmés.

Tenez, dit-il, si vous aimez

A jouir des biens de la vie,

Et combattre l'effort de toute maladie,

Voici le plus vaillant soldat

Que puisse produire l'Etat.

C'est un Baume dont l'origine

Nous vient des confins de la Chine,

Pays où j'ai resté dix ans avec honneur,

Sous le plaisir de l'Empereur.

Ce Remede guérit la toux, la frénésie,

La goutte, le cancer & la paralysie,

Le tout en un clin-d'œil : je permets, si
je mens,

Qu'on m'arrache à la fois & la langue &
les dents.

Mon Baume est encor bon pour une
meurtrissure ,

Un coup de fer tranchant , ou toute au-
tre blessure.

Messieurs , écoutez bien ceci ,

C'est mon éloge en raccourci.

Quand même vous auriez la cervelle of-
fensée ,

Une épaule démise , une jambe cassée ,

Quand vous seriez enfin percé de mille
coups ,

Avec mon Baume je m'en f. . .

Ce discours prononcé d'un ton d'habile
maître ,

Fit pleuvoir à l'instant des mouchoirs à
foison ,

Et notre Opérateur vendroit encor peut-
être

Son Baume , ou plutôt son poison ,

ans un vieux campagnard qui gâta le
potage ,

en expliquant le mot qu'il avoit entendu ,

Eh bien , Messieurs , dit-il , vous trou-
vez bon , je gage ,

Le Baume qu'on vous a vendu :

Pour moi , qui prends tout à la lettre ,

J'ose assurer qu'il ne vaut rien ,

Et que sur une plaie on aura beau le mettre ,

Il ne peut produire aucun bien.

N'avez-vous pas oui ce qu'a dit cet apôtre

Qui n'aspire qu'après mon argent & le
vôtre ?

Quand nous serions , blessés , tranchés ,
taillés , meurtris ,

Quand de cent maux divers nos corps
seroient pétris ,

Quand nous serions couverts d'ul-
ceres ,

Où criblés de mille cauterés ,

Quand même enfin la mort nous pouffe-
roit à bout ,]

Moyennant son Baume il s'en f. . .

Qu'inférez-vous delà , dit un de l'as-
semblée ,

Sinon que cet homme est parfait,
Et que quelque mal que l'on ait,
Son Baume l'enleve d'emblée ?

Hélas ! pauvre idiot , répondit le papa ,
Vous ne connoissez pas le drôle & son
système ;

Il se f. . . de vos maux par le Baume
qu'il a ,

Quand il n'en auroit , il s'en f. . . troit
de même.

Si l'on m'en croit , allons-nous-en,
Notre argent vaut mieux que son
Baume ;

C'est l'avis que vous donne un pauvre
payfan ,

Homme parfois grossier , mais toujours
économe :

A ces mots chacun s'en alla ,
Surpris du bon Rustaud & de son élo-
quence ;

Notre Baladin resta là ,
En attendant meilleure chance.

BOUQUET

*A Madame MARIE M*****
la veille de sa Fête.*

LORSQUE d'une MARIE on célèbre
la fête ,
Les Poètes souvent se mettent dans la
tête

Qu'il faut lui rendre tout l'honneur
Qu'avoit la Mere du Sauveur ,
Et que l'on doit toujours décorer cette
Belle

Du charmant titre de pucelle ,
Qu'enfin aucun mortel , tout fin qu'il
ait été ,

N'a pu porter atteinte à sa virginité.
Cet éloge , il est vrai , part de la poli-
tesse ,

Mais souvent la raison s'en blesse.
On ne doit jamais faire une civilité

Aux dépens de la vérité.

Pour moi, qui dis ce que je pense ;

Je croirois vous faire une offense ,

Si je vous comparois à celle que le Ciel
Forma pour enfanter le vrai Dieu d'Israël.

Vous avez , j'en conviens, sa louable
sagesse ,

Ses rares qualités & sa délicatesse ;

Mais on ne dira de vous

Que vous avez conçu sans avoir eu
d'époux.

La Vierge devint grosse & ronde ,
Sans l'opération d'aucun homme du
monde ;

Ce fut , dit-on , le Saint-Esprit
Qui de son souffle la surprit ,
Et Joseph , ce pauvre bon homme
Ne lui donna jamais le plaisir de la
pomme.

Mais chez vous c'est tout différent ;

Vous avez eu plus d'un enfant ,

Dont je sçais fort bien que le pere

N'est pas homme d'un caractère
A souffrir que le Saint-Esprit
Le prive de son appétit.

On ne lui fera jamais croire
Que le Saint Paraclet , avec toute sa
gloire ,

Tout son secours & son appui ,
Enfle les femmes d'aujourd'hui.

Sire M. est homme sage ,

Il pense que dans son ménage ;
S'il survient un enfant , c'est par un coup
humain ,

Et que , pour faire cet ouvrage ,
On n'a jamais besoin d'un instrument
divin.

Il croit que la Colombe autrefois fit mer-
veille ,

Mais qu'il n'en est plus de pareille.

Sire M. a bien raison ,

J'ose le dire sans malice ,

Le Saint-Esprit de sa maison

-A le bec comme une saucisse.

~[III]~

M. . . . de ses enfants se reconnoît le
chef,

Et n'eut jamais sur vous le soupçon de
Joseph.

Ce seroit donc à tort qu'il me prendroit
envie

De vous comparer à MARIE. . . .

Mais laissons l'Esprit-Saint , revenons
au Bouquet ;

Car souvent par trop de caquet ,

Un homme vraiment catholique

A passé pour un hérétique.

Je vise ici , Madame , à vous faire un
présent

Qui retrace à vos yeux ce que mon ame
sent.

Les roses , les œillets , les lis , les gi-
roflées ,

Ont bien de quoi charmer les yeux &
l'odorat ;

Mais à peine ces fleurs ont-elles deux
journées ,

Qu'elles baissent la tête , & perdent leur éclat.

Recevez donc cette *Eternelle*,
Qui ne perdra jamais sa brillante couleur ;
Mes sentimens pour vous sont immortels
comme elle ,
Et rien n'altérera les charmes de mon cœur.

C O N T E.

— A quelque chose malheur est bon.

DANS un hameau de D... très-voisin,
Passoit gaillardement ses jours maître Je.
rôme ;

Un peu paillard , à cela près bon
homme.

Une chaumière , une vigne , un jardin,
Voilà son héritage , & de chaque semaine ,

Sans

Sans se donner beaucoup de peine,
 Il attrapoit gâiment la fin.
 Il suivoit son penchant sans nulle dé-
 fiance,
 Des enfans d'Esculape il prisoit peu l'en-
 geance,
 Et très-bien s'en trouvoit ; cassé, manne
 ou séné,
 Ne troubloient point chez lui l'ordre du
 déjeûné.

- Avec ce régime, mon rustre
 - Entretenoit de belles dents,
 Qui paroissoient, quoiqu'au quinziesme
 lustre,

Avoir bravé les injures du temps.
 Par une longue expérience,
 Il s'étoit fait très-grand renom
 D'esprit, de sçavoir, de prudence;
 Tous les villages du canton
 Mettoient en lui leur confiance,
 Et préjugé passe science.

Sur un cas épineux, sur ceci, sur cela

On alloit consulter notre homme
Le Saint Pere n'est pas plus écouté dans
Rome ,

Que Mons Jérôme l'étoit là.

Il avoit sçu de sa rubrique

Si bien entêter ses voisins ,

Que fillettes dans sa boutique ,

Sans le moindre scrupule , alloient tous
les matins

Prendre avis du barbon pour entrer en
ménage.

Enfin de tout ce tripotage

Le Diable sçut tirer profit ;

Car aux pauvres humains pour faire du
dommage ,

Le malin veille jour & nuit.

A son exemple aussi notre vieux drille

Guettoit toujours , & sous sa sougue-
nille ,

Ses cheveux gris cachotent un verd
galant ,

De pucelages fort friand ,

Entre quatorze & quinze il prenoit une
fille ,

Vous la trouffoit , & de fil en aiguille
La violoit sans dire quoi ;

Fût-elle, ou non, laide ou gentille;
Pucelle lui falloit , de ces morceaux de
Roi , -

Si fille neuve l'est , & ne vois point pour-
quoi.

Je croirois au rebours que femme bien
stylée

Plaît cent fois mieux en l'amoureux
débat ,

Qu'une pauvre innocente assez mal enfilée
Pour la première fois ; car enfin on com-
bat ,

On en fait du moins la grimace ;
Qui diroit le contraire auroit mauvaise
grace ,

Ne seroit à mes yeux qu'un fat ,
Qui n'eût jamais tâté de cette chasse.
Pour moi qui suis amoureux comme
un chat ,

J'aime mieux cu gentil qui , battant la
mesure ,

Tantôt leve , tantôt abat

Le vase de dame nature ,

Et de flots de plaisirs inonde le grabat ,
Que pucelle qui pleure , ou gémit , ou
murmure ,

Qui d'amour ne sçachant ni le ton , ni
l'allure ,

Au milieu du coït garde le célibat :

C'est-là mon goût, s'il faut que je le
dise.

Mais revenons à notre barbe grise :

Des amants surannés le plus digne héros ,

Pour qui la Fillon à Paphos

Eût jadis fait consacrer une Eglise ,

Si de son temps il eût vécu ,

Et se fût fait une chemise

Des poils que Mons Jérôme eût cédés
de son c. . .

On ne doit point dédaigner ce qui
frise.

Lisez la Fable , & verrez que jadis
 Les Aragnés en travaillèrent ;
 Je suis vrai dans ce que je dis.
 Enfin , enfin , des chercheuses d'avis
 Chez Jérôme se présenterent ;
 Tant & tant par ses mains passe-
 rent ,

Qu'à la fin les voisins en furent avertis ;
 Dieu sçait comment voisines en jase-
 rent.

Telle à sa mere en pleurs contoit l'évé-
 nement :

Telle à son Confesseur , telle autre à son
 amant ;

Si bien qu'après avoir recueilli toutes
 choses ,

Rassemblé tous les *si* , les *pourquoi* ,
 les *comment* ,

On decouvrit le pot aux roses.

Je vous laisse à penser quelle fut la ru-
 meur

D'un bout de ce village à l'autre ;

Chacun jettoit la pierre au bon Dévirgineur.

Notre fille l'est-elle ? Oui , commere. Et la vôtre ?

La mienne aussi vraiment : voilà le mal.

Motus, point tant de bacchanal,
Dit aussi-tôt le Greffier du village;
La hart lui duit; dressons un bon procès-verbal ;

Dès demain notre homme est en cage.
Mais comme il faut dans cette occasion

Des pieces de conviction ,
Au Greffe envoyez-moi vos fillés ;
Foi de Greffier , j'en aurai très-grand soin :

Il nous faut sous la main les pieces au besoin.

L'endroit est bien armé de verroux & de grilles ,

Ne craignez rien, Ah , mes amis !

Si l'on mettoit pareils dépôts au Greffe,
 Je voudrois dès demain en être le Commis.
 Mais voilà bien du bruit : quel crime a-
 t-on commis ?
 Pucelages croqués , on les ente , on les
 greffe ,
 Car ils sont fruits , de plus , fruits de
 l'Amour ,
 Puisque c'est l'amour qui les croque.
 Si sur la qualité par hasard j'équivoque ,
 Que l'on me redresse à mon tour.
 O Vénus , c'est toi que j'invoque ,
 Toi qui pour nos plaisirs les fis ,
 Jusqu'à celui de Marie Alacoque ,
 Qu'on a classé parmi les rabougris ;
 Sont-ils fleur , sont-ils fruit ? explique-
 moi la chose.
 L'un le dit artichaut , l'autre le nomme
 rose :
 Ah ! je l'appellerois un Dieu , lorsque
 j'y suis.
 Mais je m'écarte. En vers ainsi qu'en
 prose ,

De ces riens au lecteur évitons les en-
nuis.

Bref, que devient Jérôme ? hélas ! on
le décrète ,

Et d'abord , sans perdre un moment ,

Archers en campagne , on l'arrête ;

On le juge , Dieu sçait comment.

Il en appelle au Parlement ,

Et le voilà déjà sur la sellerte ,

Fier comme un coq qui vient d'appai-
ser son tourment.

On l'interroge , on le confronte ;

Devant le sanedrin de tout il fait l'aveu ,

Et sur son front aucun signe de honte :

Ains au contraire , & le regard en
feu ,

Au fond , Messieurs , dit-il , ceci doit
être un jeu :

Grace pour moi nature vous demande ;

Elle n'a point encor retiré son enjeu ;

Chaque jour à Vénus je porte mon of-
frande ,

Ou

Ou tout le jour, je suis en désarroi :

Nécessité n'a point de loi,

Sur-tout quand nature commande.

Malgré le poids des ans, elle est forte
chez moi :

Vous m'en parlez, & voilà que je b....

Vous même dites-moi pourquoi ;

Car nul objet ici ne m'affriande.

Ah ! que la providence est grande !

Pourquoi n'en puis-je faire autant ?

Dit un vieux Juge en marmotant.

Pour cette peccadille il faut donc qu'on
le pende ?

La loi le veut, nature ne veut pas ;

Depuis trente ans onc ne fus dans ce cas.

Je n'aime pas, dit-il tout haut, que

l'on répande

Le sang humain, à moins que ce ne soit

en blanc :

Hors de Cour, cria-t-il... Troussant sa

houpelande,

Un jeune Magistrat se lève de son banc,

Et dit : y pensez-vous , mes très-dignes
confreres ?

Peut-on traiter ainsi de pareilles affaires ?

Vous êtes par trop indulgens
Sur les vieillards qui dépucellent :

Que ferons-nous nous autres jeunes gens,
S'ils barbons, à notre dam, s'en mêlent ?

Il est coupable , on l'a bien entendu ;
Pour crime tel point de miséricorde ,

Ipsa facto , qu'il soit pendu ,
Sauf ensuite à revoir son procès. — A la
corde !

Dit Jérôme ; de moi s'il avoit dépendu ..

Mais , de grace , voyez comment il est
rendu.

Ah ! que plutôt on me le torde ;
Le jour que le ciel nous accorde ,

Par où je le reçus , par-là l'aurai rendu.

Ah ! Messieurs , voyez s'il mérite
indulgence.

Il retournoit si bien sa chance ,
Qu'hors de procès on l'auroit mis ;

Sans les jeunes suppôts de la pauvre Thémis,

Qui pour la mort fit pencher la balance.

Aux arrêts du destin Jérôme enfin soumis,

Entre les mains des archers est remis,

Et vers le gibet s'achemine,

Toujours en l'air. Parents, amis,

Fille, femme, voisin, voisine,

Tous pour le voir coururent au galop:

Chacun disoit : Bonté divine!

Que n'avons-nous chez nous ce qu'il
avoit de trop.

Pour avoir mis son bondon dans la
bonde,

Chose bien naturelle, on alloit à la fin

L'expédier pour l'autre monde.

Dans cette nef si vagabonde,

Sçais-tu, foible mortel, quel sera ton
destin ?

Pendu ! tout le monde peut l'être,

Et l'honnête homme & le coquin ;

Cela dépend d'un faux témoin, d'un
traître.

Jerôme est sur l'échelle. Il s'élève soudain
Parmi les assistants une rumeur si grande,
Que l'on touche au moment d'une sédi-
tion.

A haute voix tout le peuple demande
Que l'on fasse surseoir à l'exécution ,

Et dans cette agitation ,

Voilà mon B.... encor qui b....

Femmes de Conseillers , femmes de Pré-
sidents ,

En enrageant entre les dents ,

De n'avoir jamais vu chez elles tels pro-
dige ,

Et lui rendant hommage lige ,

Voulurent qu'à l'instant on écrivît en
Cour ,

Ce qui fut fait. L'affaire mise au jour ,

Y fit encor plus de bruit qu'au village ,

Et femmes du plus haut parage

S'intéressèrent tant pour ce Dévirgineur ,

Qu'il eut sa grace , & son nom en hon-
neur

Parmi toutes les connoisseuses
 Filles des champs , en vérité ,
 Disoit l'une , sont trop heureuses.

Je jurerois qu'il n'a jamais raté ,
 Disoit l'autre. Il tiendrait de la divinité :
 De ne jamais rater c'est la chose impossi-
 ble.

Quoi qu'il en soit, Jérôme est un homme
 terrible :

David , Samson , tous ces gens-là ,
 Dont fastueusement les noms ornent la
 Bible ,

Certainement ne valaient pas cela ,
 Oui , disoit la Duchesse , oui , si la pro-
 vidence

Les eût conduit pour un instant ,
 Comme Jérôme , aux pieds de la potence ,
 Ils seroient tous rentrés dans le néant :
 Et tout ce qui s'ensuit , reprit avec dé-
 cence

Une vieille Marquise. On en dit tant &
 tant ,

Que de le voir chacune eut grande envie.

On sollicite , on se cottise enfin ,
Sa grace part , notre homme est en
chemin ,

Arrive ayant en l'air l'instrument de la
vie.

Dieu sçait comme on reçut un pareil
Troubadour ,

Et de son flageolet quelle fut l'harmonie,
Jeune ou vieille , fraîche ou momie ,
La femme de Commis , la soubrette de
Cour ,

Tout voulut l'avoir à son tour ,
Et cela sans cérémonie ,

Comme on le voit à present chaque
jour :

Mais ce n'étoit pas pucelage ,
Ains au contraire , direz-vous :

Il devoit s'y perdre. Entre nous ,
La crainte du gibet l'avoit rendu plus
sage ;

Et je vous dirois à mon tour,
 Au village comme au village,
 A la ville comme à la Cour,
 On ne parloit que de Jérôme:
 D'un digne Maréchal c'étoit le second
 tome.

Pareilles gens sont rares aujourd'hui.
 Chez lui tout plut en abondance,
 Présents, bon vin, grande bom-
 bance;
 Toujours en l'air, ou toujours dans
 l'étui.
 Que de plaisir ! ah, que n'étois-je lui !
 J'en aurois pris très bonne dose.
 A ces Muguets couleur de rose
 On préféra notre Barbon.
 Convenez donc qu'à quelque chose,
 Ami Lecteur, malheur est bon.



BOUQUET A MA MAITRESSE,

Dont la gorge est charmante.

Toi que le printemps a fait naître
Sous les pas de la volupté,
Charmant Bouquet, tu vas paroître
Aux yeux d'une rare Beauté;
Pare le sein de ma Louise,
C'est l'unique but où je vise;
Mais, en l'ornant, ne cache pas
Le beau contour de ses appas,
Afin que tout mortel, eût-il un cœur
de marbre,
En la regardant, soit instruit
Qu'une fleur pare bien mieux l'arbre,
Lorsqu'elle en laisse voir le fruit.

LA TROMPETTE DU JUGEMENT,

Historiette dont le fonds est véritable.

...DANS un endroit près de la Loire,
Dont le commerce fait la gloire,
Lieu que je ne nommerai pas,
Pour éviter tout embarras,
Existe un certain homme à gage,
Que la Ville met en usage
Pour publier par carrefours
Les nouvelles de tous les jours.
Il fait, au son de sa trompette,
Accourir plus d'une soubrette,
Qui, sous le prétexte fûté
D'apprendre quelque nouveauté,
Va sçavoir si, par aventure,
On pourroit, sans lui faire injure,
Et sans aucun dérangement,
Profiter de son instrument :

Je ne dis pas de sa trompette ;
Car une fille grandelette
Entend bien , mais jamais ne suit
Ce qui ne donne que du bruit :
Je veux parler de cette flûte
Qui fait faire plus d'une chûte ,
Flûte qui vient je ne sçais d'où ,
Mais où l'Auteur n'a fait qu'un trou ,
Encore est-il fort inutile
A qui n'a que la main agile ;
Car on s'en sert deux à la fois ,
Sans jamais remuer les doigts.
C'est cet instrument admirable
Qui rend notre Trompette aimable
A toutes les filles du lieu ,
Chacune se plaît à son jeu :
Il faut croire que la nature
N'a pas épargné la mesure ,
Ou que sa flûte a certain son
Qui fait tomber en pâmoison.
Quoi qu'il en soit , l'une d'entr'elles ,
Qu'on dit n'être pas des moins belles ,

[illegible]

S'approcha de notre Sonneur ,
 Et lui dit : » Parlez donc , mon cœur ;
 » Pouvez-vous , après la tournée ,
 » Venir passer l'après-dînée
 » Dans l'endroit où vous sçavez bien ?
 » On est tranquille , on ne craint rien ,
 » Mon Maître n'est plus de ce monde ,
 » Et ma Maîtresse fait sa ronde ,
 » Tout l'appartement est à moi ,
 » Vous serez reçu comme un Roi ;
 » Vous êtes , selon nos commeres ,
 » Un des plus vigoureux comperes ,
 » Vous allez , dit-on , jusqu'à dix ;
 » Certes , vous tenez du phénix ,
 » Et pour croire ce fait extrême ,
 » Je veux en juger par moi-même ;
 » Quand on voit on est affermi.
 » Eh bien , viendrez-vous , mon ami ?

Fouille-au-pot (c'est le nom du drôle

Qui joue ici le premier rôle)

Lui faisant signe avec les yeux ,
 Dit qu'il ne demande pas mieux ;

Que soudain après sa corvée,
Qui sera bientôt achevée,
Il se rendra près de son lit,
Pour seconder son appétit.

Margot (c'est ainsi qu'on appelle
Cette gaillarde jouvencelle ,)
Margot , dis-je , à ce doux signal ,
Quitte cet homme sans égal ,
Et sans plus tarder s'achemine
Tout droit jusques dans sa cuisine :
Là , poulets , pigeons & perdreaux ,
Vin de Cahors , vin de Bordeaux ,
Tout est étalé sur la table.
On n'a rien de trop délectable
Pour contenter un favori ,
Sur-tout quand il est aguerri.

Fouille-au-pot , pendant cet office
Faisoit promptement son service ;
Il lui tardoit de voir Margot ,
Et de partager son écot.
Enfin , par une marche active ,
Cet homme vigoureux arrive.

» Ah ! mon ami , lui dit Margot ;
 » Je viens de mettre ce fagot ;
 » Chauffez-vous bien , le feu délasse ;
 » Et la vigueur reprend sa place.
 Moi lassé , lui dit le gaillard ?
 Vous me prenez pour un mignard
 Que la moindre course fatigue :
 Tantôt la nature prodigue
 Vous fera voir ce que je vaux.
 J'aime mieux un coup de Bordeaux
 Qu'une cheminée enflammée.
 Allons , buvons , ma bien aimée ,
 Mangeons aussi , car j'ai bien faim ;
 Je n'ai pris qu'un morceau de pain
 Ce matin avant ma corvée ;
 Et si je ne t'avois trouvée ,
 J'aurois pris dans un bon hôtel
 Quelque bouillon substantiel :
 Mais le mal est passé , ma chere ,
 Ne pensons plus à la misere ;
 Grace à tes admirables soins ,
 Je puis pourvoir à mes besoins ;

Fouille-au-pot, sans cérémonie,
 Sûr de n'avoir point compagnie,
 Et ne craignant aucun des maux
 Qui font payer les bons morceaux,
 Dévore avec sa dent tranchante
 Tout ce qu'avoit mis la servante.
 Puis il prend un grand coup de vin,
 Pour mettre à l'écart tout venin,
 Et puis un autre, & puis un autre,
 Tant qu'à la fin le bon apôtre
 Faisoit déjà craindre à Margot
 Qu'en l'art de plaire il ne fût sot.
 » Ne buvez donc plus, lui dit-elle;
 » Car le vin trouble cervelle,
 » Et quand la cervelle est à bas,
 » L'homme a beau faire, il ne va pas.
 » Vous avez du chemin à faire,
 » Et votre route n'est pas claire.
 » Cessez, mon ami Fouille-au-pot,
 » Ou bien vous vous perdrez tantôt.
 L'égrillard, soit honte ou courage,
 Ne s'occupe plus du breuvage,

De table il se leve soudain,
 Et ne conservant d'autre faim
 Que celle de tenir parole,
 Saute sur Margot, vous l'accolle,
 Vous la jette sur son grabat,
 Et Dieu sçait quel joyeux combat.
 Je crois qu'ils y seroient encore,
 Si la voix un peu trop sonore
 De la Maîtresse du logis
 N'avoit troublé ces deux amis.
 Il faut avouer qu'en ce monde,
 Soit sur la terre, soit sur l'onde,
 Il n'est point de parfait bonheur:
 Le plaisir fait place à la peur,
 Et si l'on n'a pas de l'audace,
 Le plaisir se tourne en disgrâce.

Pendant que nos deux amoureux
 S'évertuoient à qui mieux mieux,
 La Maîtresse étoit à la porte,
 Qui crioit d'une voix très-forte:
 » Ouvre-nous, Margot, ouvre-nous;
 (Car l'air n'étoit pas des plus doux)

» Nous ressemblons à de la glace ,
 » On ne tient pas en cette place ;
 » Ouvre-nous , & prépare un feu
 » Dont l'ardeur nous réchauffe un peu.

A cette dernière parole ,
 Notre Fouille-au-pot se désole ,
 Son pauvre instrument perd le son ,
 Et se transforme en limaçon.

Hélas ! dit-il , comment donc faire
 Dans cette malheureuse affaire ?

Par ce revers inattendu ,
 C'est fait de moi , je suis perdu.

Ah ! Margot , l'aurois-je pu croire ?
 Si du moins derrière une armoire
 Je pouvois me cacher ; mais non.
 Il faut avoir bien du guignon.

» Quoi ! te voilà donc bien peine ,
 » Lui dit Margot , reprends haleine ;
 » Le mal que tu crains est petit ;
 » Cache toi vite sous ce lit ,
 » C'est-là ton ange tutélaire ,
 » Du reste je fais mon affaire.

A cet heureux commandement,
Fouille-au-pot, fans perdre un moment,
Se glisse deffous la couchette,
Ayant avec lui fa trompette,
Et fans remuer pied ni main,
Recommande à Dieu son destin.

Pendant que nos deux créatures
Prenoient leurs prudentes mesures,
Madame prenoit de l'humeur,
Et de temps en temps fa clameur
Déceloit son impatience.

Enfin Margot pourtant s'avance,
Ouvre la porte, & doucement
S'excuse du retardement.

Tu mériterois, dit la Dame,
Que l'on te chantât bien la game,
Mais, grace au Pere que voilà,
Ma mauvaife humeur reste là.

Ami Lecteur, vous allez croire
Que l'homme dont elle fait gloire
Doit être un dodu Bernardin,
Ou quelque gros Bénédictin;

Car une femme qui s'estime,
 Ne fait de liaison intime
 Qu'avec des Moines du haut ton,
 Et n'admet point de Moineton :
 Mais ici c'est tout le contraire ;
 Le Pénailon qui sçait lui plaire
 Est un indigne Capucin,
 Qu'elle dit être son cousin,
 Une vermine de l'Eglise,
 Sans bas, culotte, ni chemise,
 Et qui n'a pour tout ornement
 Que le détestable excrément
 Qui lui pend au bas de la mine,
 Et descend jusqu'à sa poitrine ;
 Moine enfin qui du haut en bas
 Put le bouquin à trente pas.
 Voilà-il pas un beau modele
 Pour une dame ou demoiselle ?
 Voilà-t'il pas un beau bijou ?
 Il faut, pour l'aimer, être fou.
 Il est vrai que cette gueusaille,
 Dont la chair durcit sur la paille,

A les membres plus vigoureux
 Que nos Crésus religieux.
 C'est sans doute cet apanage
 Qui fait ici son avantage,
 Et qui lui donne du crédit.
 Bref, chacun a son appétit.
 Il faut revenir à notre homme,
 Que nous nommerons *Crysofote* :
 Un nom ou l'autre ne fait rien
 A qui connoît ce grand vaurien :
 De crainte de quelque bourasque,
 On ne doit pas nommer un masque.

Le Moine se place aussi-tôt
 Au feu qu'a préparé Margot,
 Bien entendu que notre Dame
 Tout auprès d'elle le réclame.
 On parle, on devise, on discourt ;
 Cependant l'entretien est court ;
 L'heure d'entrer au Monastere
 Appelloit déjà le bon Pere ;
 Le Gardien n'entend pas raison
 Sur les absents de la maison.

Et d'un autre côté, la flamme
 Commençoit à donner de l'ame
 Au bijou de notre paillard.
 La Dame craignoit qu'un retard
 Ne lui fît manquer l'aventure.
 Que faire en cette conjoncture ?
 Le cas étoit embarrassant ;
 Margot avoit un œil perçant,
 Elle auroit éventé la mine :
 On la chassa de la cuisine,
 On l'envoya je ne sçais où,
 Et sur elle on mit le verrou.

Je ne sçais si, sous la couchette,
 Pendant ce temps-là le Trompette
 Avoit le cœur bien affermi :
 Si je le crois, c'est à demi ;
 Car Margot ayant pris sa course ;
 Il se trouvoit là sans ressource.
 Si par hasard certain besoin
 Dont la nature a pris le soin,
 Avoit forcé la Damerette
 De regarder sous la couchette,

C'en étoit fait de Fouille-au-pot ;
 Peut-être même de Margot ;
 Mais le Dieu qu'on dit si volage,
 Prévint heureusement l'orage.
 L'événement qu'on va sçavoir ,
 Puisque chacun n'a pu le voir ,
 Apprendra comme le Trompette
 S'en retira , culotte nette.

Le Papelard sentant venir
 L'heure où tout discours doit finir ,
 Prend la veuve , & d'une secousse ,
 La porte sur le lit , la trouffe ,
 Et sans autre formalité
 Que celle de la volupté ,
 Introduit dans l'objet qu'il aime
 Une portion de lui-même.
 C'est là qu'échauffé par l'amour ,
 Il en enflamme le séjour ,
 Tant & tant , que la bonne Dame ,
 Extasiée à rendre l'ame ,
 Dit quelques mots entre les dents ,
 Dont , à-peu-près voici le sens :

„ Ah ! mon cher Pere Crysofome ,
 „ Vous valez cent fois un autre homme ;
 „ Non , je ne crois pas que les Dieux
 „ Soient capables de faire mieux.
 „ Sans cesse mon plaisir redouble ,
 „ Mon cœur s'en va , ma vue est trouble.
 „ On assure qu'en paradis
 „ Tous les plaisirs sont réunis ,
 „ Je préfère cet exercice
 „ Aux jeux de la sainte milice ;
 „ Je ne veux pas scavoir comment
 „ On se comporte au firmament :
 „ Oui , si la trompette divine ,
 „ Venoit , par sa voix argentine ,
 „ M'appeller au sacré banquet ,
 „ Je l'enverrois au berniquet.
 Ces mots finis , la pauvre Dame
 Ferme la paupière , & se pâme ;
 Cependant le Cafard en train
 Poursuivoit toujours son chemin ,
 Volant à la céleste voûte
 Par l'allée où l'on ne voit goutte ,

Lorsque tout à coup Fouille-au-por ,
 Prenant la veuve au dernier mot ,
 Embouche l'heureuse trompette
 Sur l'air dont parle le Prophète ,
 Et qui du dernier jugement
 Annonce le fatal moment.

Ciel ! dit le Pere Crysoftome ,
 C'est fait de moi , ce bruit m'assomme ;
 Malheureuse ! qu'avez-vous fait ?
 Dieu vous punit de ce forfait.
 Vous avez , d'une humeur badine ,
 Nargué la trompette divine ,
 Et voilà déjà qu'en ce lieu
 Elle se fait entendre.... Adieu.
 Debout , si vous n'êtes pas morte ,
 Pour moi je vais prendre la porte.
 Ces mots finis , le bordelier
 Enfile vite l'escalier ;

Un moment après , le Trompette
 Prenant la poudre d'escampette ,
 Laisse la veuve en pâmoison ,
 Montrant ouverture & toison.

Je ne sçais si la cuisiniere ,
 Qu'on venoit de rompre en visiere ,
 Aura baissé le cotillon
 De la Nymphé du Penaillon ;
 Tout ce qu'ici je puis vous dire ,
 C'est que le fait apprête à rire
 A tous les gens de ce canton ;
 Et que l'Amant de Margoton
 A sçu , comme par un miracle ,
 Surmonter le plus grand obstacle.

O vous , chez qui les Favoris
 Tiennent souvent lieu de Maris ,
 Apprenez , par cette aventure ,
 Qu'avant de se mettre en posture ,
 Femme prudente doit revoir
 Tous les recoins de son manoir ,
 Pour n'avoir , dans cet exercice ,
 D'autre témoin que son complice.

F I N.